

NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE l'Europe, & principalement de la Suisse;

DEDIÉ AU ROI.

A O U T 1773.



A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.







NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.

A O U T 1773.

PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

I. *Nachricht, &c. Compte rendu des nouveaux réglemens faits pour les écoles de Zurich. Dédié à mes compatriotes, comme une invitation, une sommation, à profiter de cet établissement. Zurich, chez Orell, Gessner, Fuesli & compagnie, 1773.*

PEUT-ON songer sans intérêt à un objet si important & si cher, l'espoir de la patrie ? Peut-on le négliger avec une froide indifférence ? Ces questions seraient ridicules, si

A ij

elles n'étaient pas appuyées par une triste expérience. En effet , qu'est-ce que notre éducation dans la plupart des lieux où il y en a une ? Une routine soutenue par l'opiniâtreté & l'ignorance ; & c'est encore un bien que d'en avoir une. Combien d'endroits en Suisse, où il n'y en a point du tout ? Un préjugé cruel domine presque par-tout ; on soutient que l'éducation est inutile , dangereuse même ; & l'on allegue en preuve les colleges tels qu'ils sont , leur inutilité , leurs abus. Tout autant de choses vraies , incontestables , mais qui ne prouvent pas plus contre l'éducation publique , que les reproches des incrédules tirés des abus de la religion ne prouvent contre la religion elle-même. Les colleges sont mal administrés ; donnez-leur une forme plus raisonnable. Ils sont desservis par des gens mal instruits & attachés à leurs préjugés ; cherchez à grands frais des hommes éclairés , dignes de la confiance publique , & capables d'en sentir le prix ; formez des instituteurs , il vous formeront des magistrats , des pasteurs , des peres de familles , des citoyens , des hommes. Les colleges sont inutiles , parce que lors même qu'ils seraient autrement dirigés , personne n'en voudrait profiter : rendez-les dignes de la confiance publique , & ils en jouiront infailiblement.

D'où vient donc cette négligence si générale des colleges ? C'est de la mauvaise administration de la plupart d'entr'eux. D'où vient , après tant d'ouvrages écrits sur cette matiere , la réformation des colleges est-elle si lente , si imparfaite , si rarement entreprise , plus rarement encore exécutée ? C'est qu'il n'est pas aisé de vaincre les préjugés , c'est qu'ils opposent quelquefois des obstacles insurmontables , c'est qu'il se rencontre souvent des gens intéressés à traverser les efforts des personnes éclairées ; c'est que la classe des hommes éclairés est de beaucoup la moins nombreuse ; c'est qu'il y a peu de gens qui soient assez zélés pour braver les clameurs de la multitude , assez fermes pour ne pas se laisser rebuter par les désagrémens & les difficultés.

Le mal existe , mais n'est pas encore sans remede. On l'a senti dans une des premières républiques de la Suisse ; on s'est occupé de cet objet. On a compris qu'on chercherait en vain à réformer le systême d'éducation , tant qu'on aurait des maîtres imbus de leurs anciens préjugés , & on a commencé par en former qui fussent capables de connaître le bien & de le faire. On a senti que le travail difficile & désagréable des instituteurs exigeait une récompense proportionnée , & l'on

a fait des sacrifices pour assigner des pensions aux régens & aux professeurs : le souverain magistrat , pénétré de l'importance de la chose , y a concouru par son autorité ; le clergé , ami des bonnes connaissances , persuadé qu'elles contribuent à l'établissement du vrai christianisme , lorsqu'elles sont bien dirigées , a travaillé de son côté ; & de ce concours si louable & si rare , il en est résulté les réglemens que nous mettrons sous les yeux du lecteur , d'après une brochure publiée à Zurich.

Chaque pere , qui a son fils dans une école publique , dit l'auteur de cet écrit , est en quelque sorte inspecteur de cette école ; non pour traverser autant qu'il le peut , un instituteur qui s'est consacré à son service comme à celui du public , mais pour le seconder de tout son pouvoir. Il doit se rendre propre le plan qui est prescrit dans cette école , pour voir si son fils le suit avec exactitude , & si rien de son côté ne retarde les succès qu'on s'en est promis.

L'éducation publique commence dès les premières années , & dès ces premiers pas elle avait besoin de réforme. Dans les premières écoles on veut apprendre aux enfans à épeler & à lire ; on leur donne quelques principes d'écriture , & l'on cherche à for-

mer leur mémoire par des exercices proportionnés à leur âge. Plus que tout cela , on les accoutume par une discipline exacte , mais douce , à la modération , à la décence , à la docilité envers leurs parens , & les personnes plus avancées en âge , au respect envers Dieu & la religion. Ceux qui ont eu quelque soin de leur famille , ont éprouvé combien il est nécessaire que les enfans soient toujours occupés de quelque chose d'utile. Dès qu'ils se portent bien , ils veulent agir : le tems leur paraît long , parce qu'il n'est pas assez rempli , & dans l'éducation domestique , il n'est pas toujours aisé de remédier à cet inconvénient. Les écoles inférieures ont été fondées pour y remédier. Les choses qu'on y enseigne sont indispensablement nécessaires ; & quoi qu'en puissent penser beaucoup de gens , cette première institution exige dans les maîtres un talent particulier ; c'est par elle que les enfans sont formés à l'attention ; c'est alors qu'on peut leur inspirer un louable desir de s'instruire , qui influera sur tout le cours de leurs études.

La méthode prescrite aux maîtres de cette école , est disposée de façon qu'elle se rapporte à plusieurs enfans du même âge , ou de même ordre , sans que pour cela les enfans d'un autre âge soient abandonnés à ne rien

faire. Les instructions sont dirigées de manière qu'elles soient utiles à tous, quoique différemment : les plus avancés répètent ce qu'ils savent déjà ; les plus jeunes entendent ce qu'ils apprendront bientôt.

Outre le petit livre de lecture que chaque enfant doit avoir en mains, la figure des lettres est tracée sur de grands tableaux dont la salle est tapissée. Le maître y montre la lettre, en indique le nom, en fait connaître le son, qui est répété par les écoliers. Quelquefois on suit dans cet exercice l'ordre alphabétique ; d'autres fois on fait remarquer le rapport qu'il y a entre la figure des lettres, entre *m* & *n*, *c* & *e*, *i* & *l*, *f* & *s*, &c. En faisant connaître aux enfans la forme des lettres, le maître s'attachera particulièrement à leur en montrer le véritable son, & à empêcher qu'ils ne confondent l'un avec l'autre, comme cela arrive quelquefois faute de soin.

Dès que l'on en est venu à épeler, le maître peut exercer deux ordres à la fois. Les uns ont sous les yeux le livre de lecture, tandis qu'on leur prononce ou qu'on leur fait prononcer les lettres & les syllabes ; & dans le même tems, d'autres se préparent sur la même leçon, à faire à leur tour le même exercice. Quelquefois prenant des en-

fans d'un ordre plus avancé , le maître leur fait prononcer syllabe après syllabe , les mots plus composés & plus difficiles. Il s'applique sur-tout à faire que l'enfant prononce toutes les lettres , qu'il appuie sur les finales , qu'il fasse sentir les liaisons. Lorsqu'on en vient à ceux qui savent déjà lire , leur exercice est utile à toute l'école ; parce qu'on ne leur fait lire que des choses qu'ils devront apprendre dans la suite. Ici toute l'attention du maître est de corriger le ton , l'accent , la prononciation , les repos ; de ne pas se lasser de faire répéter la même phrase , jusqu'à ce qu'elle ait été prononcée sans faute.

Dans les exercices de mémoire , lorsque l'on fait réciter aux enfans des demandes de catéchisme , des psaumes , des passages de la sainte-écriture , un maître qui a de l'habileté & de la patience , rend cet exercice utile à tous ses écoliers , qu'il fait tenir en haleine. Les plus avancés répètent l'un après l'autre la même leçon ; d'autres la lisent dans leur livre , d'autres l'écoutent , & seront interrogés à leur tour , pour voir ce qu'ils en auront retenu. On aide à leur mémoire , pour y retracer les images qui ne se seront pas assez profondément gravées ; on excite l'émulation ; & si les parens veulent prendre

la peine de seconder le maître en se faisant rendre compte journallement de ce qu'on a retenu à l'école, de ce qu'on y a fait, ils verront avec plaisir la mémoire & l'attention, deux facultés si nécessaires, se développer successivement.

En parlant de l'écriture, l'auteur prétend que le même maître, dans la même leçon, peut enseigner à former les premiers traits, en les faisant tracer avec de la craie sur une table d'ardoise; mais il nous paraît que cette méthode ne peut réussir, au moins pour notre écriture française. Nous sommes assurés que le talent de bien peindre dépend beaucoup de la manière de tenir la plume, & de la situation de la main, qui ne peut être apprise avec de la craie & sur une ardoise.

A cette première classe, sur laquelle il y aurait encore bien des choses à observer, on en fait succéder une seconde, appelée par notre auteur, *l'école allemande*. On y continue les mêmes exercices, mais dans un degré supérieur. On forme l'enfant à lire dans toutes sortes de livres, on lui met sous les yeux des manuscrits, on lui apprend à lire & à prononcer des mots latins, on continue à l'exercer à écrire, on l'accoutume à orthographier certains mots. Cette

classe est pour les garçons jusqu'à l'âge de huit ans. On exerce leur mémoire par la fréquente répétition de ce qu'ils ont appris ; on pose le fondement de leurs connaissances religieuses par des explications proportionnées à leur âge ; on leur donne une idée de la figure & du nom des chiffres ; on leur fournit l'occasion de se former , dans leurs cahiers & dans leurs livres , a l'amour de l'ordre & de la propreté. Savoir lire , ce n'est pas seulement prononcer comme il faut chaque mot & chaque phrase , il s'agit sur-tout de se former une idée de ce que l'on lit , de prononcer de façon que les auditeurs puissent aussi s'en former une idée , enfin de donner à chaque chose le ton le plus convenable. Pour exciter la curiosité naturelle aux jeunes gens , on leur présente des choses qui puissent les amuser. Le maître lit le premier un morceau choisi , il s'arrête aux points & aux virgules , il marque les liaisons , il prononce les finales , il répète plusieurs fois les mots , les périodes difficiles. Il les fait ensuite répéter aux plus habiles d'entre ses écoliers , il les fait recommencer jusqu'à ce qu'ils les prononcent sans faute ; & passant ensuite aux plus jeunes , il ne se lassera point de recommencer le même exercice. On met entre les mains

des enfans un petit abrégé de l'histoire de la Bible , composé exprès pour les écoles de Zurich , & infiniment supérieur au maigre abrégé donné par Hubner , & qu'on a introduit en divers lieux dans les écoles. Cet exercice de lecture peut influer sur les connaissances religieuses de l'enfant , si le maître devant qui on le fait , fait donner à ses auditeurs des explications convenables , sans aucune affectation de bigoterie , ni de superstition , mais aussi sans légèreté , sans inattention , sans indolence. Pour varier cet exercice , on fait lire aussi des histoires morales & qui respirent le sentiment & la vertu , telles à peu près que Me. de Beaumont en a mis plusieurs dans ses Magasins , & telles qu'il serait fort aisé d'en rassembler de divers auteurs.

On a imaginé , dans l'école de Zurich , un exercice de grammaire , qui pourrait être imité avec fruit. Sans attendre que les enfans apprennent péniblement toutes les abstractions métaphysiques dont on a hérissé la grammaire , on leur apprend à distinguer les variétés qu'indique dans un mot chaque terminaison , chaque flexion différente. On leur apprend à dire quand un mot exprime plusieurs choses ou une seule , quand il marque le masculin ou le féminin ,

quand il indique un degré plus haut ou plus bas, si l'on parle d'un tems présent ou d'un tems à venir, si l'on commande ou si l'on indique, &c.

On continue à exercer la mémoire qui devient, comme l'on fait, plus juste, plus étendue, plus sûre, à mesure qu'on prend soin de la cultiver. Ici le maître prend sur lui une partie de la peine que cet exercice coûte presque toujours aux enfans. Il fait lire & répéter la leçon aussi souvent qu'il est nécessaire pour la graver dans la tête de l'enfant, il proportionne son travail aux talens qui different beaucoup dans cette partie, comme dans toutes les autres. Après avoir ainsi dégrossi l'ouvrage, s'il est permis de parler ainsi, l'enfant réussit sans peine à mémoriser à la maison la tâche qu'il doit réciter à l'école. Un autre exercice de mémoire consiste à faire raconter dans une leçon suivante, un trait d'histoire qu'on a lu le jour précédent.

Pour l'écriture, les exercices de cette classe consistent à donner aux enfans des modesles qu'ils doivent copier chez eux. Le maître, en se les faisant représenter, examine les fautes, les fait sentir à l'écolier, & l'engage à refaire sous ses yeux ce qu'il lui a fait observer de defectueux. On exige

aussi des plus avancés qu'ils mettent par écrit un morceau qu'ils avaient appris par cœur ; & l'on prend occasion de-là, de leur apprendre insensiblement l'orthographe & la ponctuation. On n'a pas besoin d'observer ici , que l'on doit exiger que les cahiers soient tenus proprement & avec ordre. Un troisieme exercice , qui appartient aussi à l'écriture , consiste à former les chiffres , à les ranger , à les lire couramment , & enfin à écrire des sommes indiquées à volonté. Enfin , une opération qui amusera beaucoup les écoliers de cette classe , c'est l'exercice du compas & de la regle. On trace devant eux des figures régulières , & on les invite à les imiter avec propreté & exactitude. C'est un moyen très-simple d'exciter l'attention , de donner à l'œil cette justesse si nécessaire , de cultiver le goût de l'ordre & de l'arrangement.

Passons avec notre auteur à une troisieme classe , qu'il appelle la *classe des choses*. Ce n'est plus , comme autrefois , une école uniquement consacrée à l'étude du latin & du grec. On y enseigne ces deux langues , mais, en se proposant principalement de donner aux jeunes gens une juste idée des choses contenues dans les auteurs qu'on leur met entre les mains. A l'étude des

langues, on joint celle de la religion; celle de l'histoire; des principes pour apprendre à penser juste & à raisonner sagement; une idée plus détaillée de l'arithmétique, & les principes de la géométrie. Enforte que l'on ne consacre guere que la moitié du tems à l'étude des langues, tandis qu'on réserve l'autre à d'autres connaissances non moins utiles.

Ici la méthode est entièrement changée; elle exige plus de travail & plus de talent de la part du maître; mais elle épargne au disciple, de la peine, des dégoûts & du tems. Les livres élémentaires sont réformés; au lieu d'une énorme syntaxe, on ne donne aux écoliers que treize regles courtes & simples. C'est au maître à prendre sur lui tout le fardeau dont il décharge le disciple; & voilà pourquoi on a trouvé tant d'obstacles à introduire cette méthode. Tout l'art consiste à faire trouver à l'écolier ce que l'on veut qu'il sache, à répéter la même chose jusqu'à ce qu'elle soit gravée dans l'esprit, à faire parler tantôt les plus forts, tantôt les plus faibles, à tenir tout l'auditoire attentif & en haleine, à exciter l'émulation. Toutes ces regles sont confirmées par l'expérience. Et à tous ces égards, l'éducation publique a un avantage marqué sur les leçons particu-

lières. L'école latine est subdivisée en plusieurs classes. Dans la première, on met entre les mains de l'enfant un abrégé très-court, contenant les déclinaisons & les conjugaisons régulières, avec les principaux verbes auxiliaires & irréguliers, & toute la syntaxe réduite à treize règles. Ce livret est moins destiné à être appris par cœur, qu'à être lu & répété, suivant la même méthode qu'on a suivie dans la classe précédente. Les tableaux qui servent d'ornement à la classe, contiennent les mêmes exemples, écrits en gros caractères; les exercices consistent d'abord à rompre toute la classe aux déclinaisons & conjugaisons sur un grand nombre de parallèles. Cet exercice n'occupe que bien peu de tems, quand on ne cherche pas à allonger le travail. Bientôt on commence à lire l'abrégé d'histoire romaine par Eutrope, en s'occupant alternativement, & des mots dont il faut rendre raison pour appliquer & développer les connaissances grammaticales, & des choses pour s'instruire des mœurs, des coutumes, & de l'histoire des Romains.

¶ A cette étude de la langue latine, dont il est facile de tracer le plan d'après le peu que l'étendue d'un extrait nous permet d'en dire; on réunit celle de la religion. Cette partie exige autant & même plus d'habileté que les autres;

autres ; non pas pour faire parade d'une science vaste & profonde, mais pour empêcher que l'étude de la religion ne dégénere en une étude de mots , pour donner aux enfans des idées justes des vérités & des devoirs du christianisme , sur-tout pour pénétrer leur cœur de l'importance & de l'utilité de ces salutaires leçons. L'enfant, avant que d'entrer dans cette classe , a déjà appris par cœur un court abrégé de catéchisme , des pseumes choisis & des cantiques spirituels , publiés en allemand par M. Gellert, & auxquels il nous serait facile de substituer tant de beaux morceaux de poésie sacrée , dont on a enrichi notre langue. Après ces préliminaires , on commence par faire lire l'*Évangile* aux enfans , en leur expliquant ce qui convient à leur âge , en leur développant le véritable sens des mots , les circonstances des faits , le beau , le grand , le sublime des préceptes, la force supérieure des exemples. C'est la fonction du maître ; chaque pere peut se convaincre s'il l'a remplie, en faisant répéter à l'enfant ce qu'il a entendu. En lisant l'*Évangile* , on est frappé de quelques morceaux courts & pleins de force , dont le sens est simple & facile à saisir ; on engage les auditeurs à en orner leur mémoire. A cette instruction familiere , on fait suivre un cours complet & lié de morale

chrétienne. Dans cette partie essentielle de l'éducation publique, un maître intelligent & pénétré de sentimens religieux, peut faire beaucoup de bien. Il est à même de poser les fondemens du bonheur public & particulier, en inspirant à ses élèves les vrais principes du christianisme, qui sont la source de la félicité civile & domestique.

L'étude de l'histoire est bien propre à intéresser la jeunesse. Le goût de la nouveauté est si vif dans les jeunes gens, & il est si aisé de le satisfaire en lisant l'histoire, qu'il suffit de les diriger & de leur mettre les livres à la main. On commence, dans le college de Zurich, par l'histoire de la patrie; après quoi on parcourt l'histoire ancienne, & successivement les différentes parties de l'histoire universelle, suivant un abrégé choisi avec soin. Pour cet exercice, l'emploi du maître est de lire avec ses écoliers, d'expliquer les mots & les phrases obscures, de ne souffrir pas qu'on en passe aucune sans être entendue, de montrer sur la carte les lieux dont il est parlé, d'exercer les plus habiles à raconter à leurs camarades quelques traits frappans de leurs lectures particulières. La décoration de la classe consistera en de bonnes cartes géographiques, les plus grandes qu'on pourra trouver.

On consacre six heures par semaine à l'écriture, à l'arithmétique & à la géométrie. Au premier égard, on suit toujours la même méthode, observant de ne pas presser les écoliers lorsqu'on leur dicte quelque chose, afin de ne leur pas gâter la main. Pour enseigner les diverses opérations de l'arithmétique, il faut s'en tenir à un petit nombre de principes clairs. L'essentiel est de faire l'opération sous les yeux de l'enfant, de lui en faire comprendre la marche, & de lui donner l'habitude du calcul par un grand nombre d'exemples. Les élémens de la *géométrie* doivent être tournés principalement du côté de la pratique, qui offre aux écoliers quelque chose de plus piquant.

Lorsque les enfans ont parcouru les deux premières classes de l'école latine, on les admet dans une *école des arts*, fondée tout nouvellement dans le college de Zurich. Jusqu'à ce période, les enfans peuvent avoir les mêmes instructions. Ici leur route doit être différente suivant leur destination. Les uns sont destinés aux arts & aux métiers; ils embrassent un genre de vie qui n'exige pas des études plus approfondies. D'autres, sans vouloir devenir des savans en titre, sont appelés à cultiver les sciences & les beaux arts. D'autres enfin, se proposent de deve-

nir ecclésiastiques , juriconsultes , médecins. Ces deux dernières classes de citoyens ont des professeurs dans tous les genres qui leur conviennent. La première , qui jusqu'ici avait été trop négligée , trouve des secours nécessaires dans *l'école des arts*.

On y reçoit des garçons dès l'âge de douze ans , & on leur enseigne pendant trois ans ce qui peut leur être utile lorsqu'ils entreront en apprentissage. Les études sont le *dessin* , la *géométrie* , l'*histoire* , l'*écriture* , l'*arithmétique* , & enfin la *langue française*. L'étude du dessin consiste à former le coup-d'œil , le goût & la main des élèves. On convient généralement de l'utilité de ce talent pour tous les arts mécaniques. Il est donc bien sage de mettre tous les jeunes gens qui s'y voient , à même de le cultiver.

L'étude de la géométrie est purement pratique : on commence par faire tracer toutes les figures régulières , comme nous l'avons observé dans les classes inférieures. On apprend ensuite à mesurer les lignes , les surfaces & les solides , en rapportant toute l'instruction aux usages de la vie privée , aux arts & aux métiers. Passant ensuite dans une seconde classe , le maître applique ces principes à la mécanique , qui nous apprend à profiter des machines pour épargner les forces ou

le tems dans les travaux. Ici on occupe les disciples à dessiner les machines les plus utiles , à calculer leurs forces , à les appliquer à différens cas proposés. Dans une troisieme classe , on apprend aux disciples à appliquer aux arts & aux métiers les connoissances qu'ils ont acquises : on leur fait connoître les matieres premieres qu'on y travaille , leur préparation pour différens usages , les effets que produisent sur elles le feu , l'eau & l'air , leur mélange , leur liaison avec d'autres , les outils & les machines qu'on emploie pour les travailler. On s'attache singulièrement aux productions & aux manufactures du pays. Il n'est pas besoin , je pense , d'insister sur l'utilité d'un pareil établissement.

En étudiant dans cette classe l'histoire & la géographie , on se propose principalement ce qui peut être utile à des jeunes gens , qui seront peut-être appelés à faire dans l'étranger un apprentissage de quelques années. On leur fait connoître les productions de chaque pays , les manufactures qui y fleurissent , le commerce qui s'y fait , le plus ou moins grand écoulement de certaines marchandises , leurs prix , les moyens qu'on a de les transporter , &c. On s'attache aussi à leur donner une idée juste du gou-

vernement, des loix relatives à la police ; à l'économie, au commerce. Tout ces détails font contenus dans des ouvrages connus, d'où les maîtres savent les tirer. Cette partie est aussi subdivisée en trois classes.

Dans les leçons d'écriture, on continue à exercer la main des écoliers à tracer toutes sortes de caractères. Le maître s'applique singulièrement à dresser les jeunes gens à écrire correctement des lettres, des quittances, un compte, une procuration : il leur donne une idée de l'arrangement convenable à ces différens écrits ; il les forme aux diverses formules de politesse ou de pratique appliquées à tous les cas.

L'arithmétique est poussée ici dans tous ses développemens : on applique tous les calculs à des questions proposées, que l'écolier résout & présente au maître nettement & proprement calculées. Ces exercices sont couronnés par une idée distincte & pratique de l'art de tenir les livres.

Enfin on a consacré une heure chaque jour à l'étude de la langue française ; étude infiniment utile à des jeunes gens qu'on enverra peut-être dans des pays où cette langue est seule entendue du peuple.

Nous ne nous excuserons pas d'avoir donné tant de place à l'annonce d'une très-

petite brochure. L'auteur de cet extrait avoue qu'il s'est arrêté avec complaisance, sur un sujet qu'il croit de la dernière importance; il reconnaît que son but a été de présenter à ses concitoyens des vues utiles, un plan de réforme avantageux, une méthode sûre, dont l'expérience lui a montré la possibilité & les avantages; de proposer un système bien lié d'une éducation raisonnable, conforme à nos besoins, à nos mœurs, à nos circonstances. Son desir est, que l'exemple d'une sage république détermine quelques gens en place à entreprendre sérieusement un ouvrage nécessaire, sans se laisser effrayer par les difficultés.

II. *Essai sur l'étude de la morale*, avec cette épigraphe : *Tunc demum intelliges quid faciendum tibi, quid vitandum sit, cum didiceris quid nature tue debeas.* SENEC. *epist.* 121. Berne, chez la Société Typographique. 1773.

CE petit ouvrage est d'un homme de génie, déjà connu par d'autres écrits justement estimés. Il a voulu développer un nouveau principe de la loi naturelle & de la mo-

rale; c'est l'*activité de l'homme*. Cette idée était présentée dans une brochure publiée à Zurich en 1752, *de legis naturalis summa, liber singularis*. L'auteur avoue qu'il présente sous une autre forme les principes de cette dissertation. Nous tracerons ici la chaîne philosophique de cet essai.

L'homme est naturellement actif. L'expérience le prouve sans réplique : les vues de la nature, en lui donnant les forces qui le distinguent, ne sont pas équivoques. *Aristote* observant ce mécanisme admirable, a affirmé que nous naissons pour agir. Et qu'on n'objecte pas cette paresse qu'on reproche communément à l'homme. Elle n'emporte point une inaction totale; & tel qui ne fait rien d'utile, ne laisse pas d'agir beaucoup. C'est à cette activité naturelle que nous devons tous nos plaisirs. En effet, le plaisir ne consiste que dans le sentiment de l'existence, porté à un certain degré. Parcourons tous les biens que les hommes desirerent, la santé, les talens, les richesses, le pouvoir; nous verrons qu'ils ne tirent leur prix que des moyens qu'ils nous donnent de développer notre activité. Plusieurs objets cessent de nous plaire, dès qu'ils n'ont plus rien de pénible pour nous. Enfin, c'est par elle seule que l'on peut rendre raison de nos goûts : ils ne diffèrent

entr'eux que par le genre d'action qui en fait l'objet.

Quel est donc le but de cette activité si générale, si puissante ? Quelque variée que nous paraisse d'abord la scène de la vie, on peut réduire à trois chefs principaux toutes les occupations de l'homme : il veut connaître l'auteur de la nature : il s'applique à cultiver la terre : il cherche à se rendre heureux. Telle est sa destination ; il est actif pour connaître l'auteur de son être, pour cultiver le globe sur lequel il est placé, & pour jouir de la portion de bonheur dont sa condition est susceptible.

Dès qu'on est parvenu à connaître la destination de l'homme, on peut se flatter de connaître le principe de la loi naturelle, qui n'est autre chose que le jugement que nous portons sur notre destination, & sur les moyens d'y parvenir. Mais y a-t-il une règle générale qui rende raison de ce que cette loi exige dans chaque cas particulier ? Quelques auteurs ont paru douter qu'il y en ait une ; d'autres penchent à croire qu'il est assez inutile de la connaître. Il semble plus naturel de dire que ce principe existe, & que si les moralistes différent sur ce point, c'est qu'ils ont énoncé différemment une seule & même idée. Les anciens croyaient que le souverain

bien était l'objet de l'activité humaine. Les modernes ont exprimé la même idée de plus de vingt manières différentes. Ici l'on nous recommande de chercher le bonheur ; là on nous crie de tendre à la perfection de notre être ; ailleurs, on nous conseille de suivre nos penchans : l'auteur de cet essai rapproche tous ces systèmes, en nous exhortant à suivre notre destination, qu'il a suffisamment déterminée.

III. *Éléments de toutes les mathématiques, qui comprennent l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie élémentaire, la trigonométrie rectiligne, l'application de l'algèbre à la géométrie, la géométrie sublime, la géométrie des infinis ou le calcul différentiel & intégral, la mécanique avec la statique, l'hydrostatique, l'aérométrie, l'hydraulique, l'optique, la perspective, la catoptrique, la dioptrique, les sphériques, la trigonométrie sphérique, l'astronomie sphérique & théorique, la géographie avec l'hydrographie, la chronologie, la gnomonique, la pyrotechnie, l'architecture militaire & civile.* Par le sieur PELT, écuyer, chevalier du S. Empire Romain, professeur de mathé-

matiques & de physique expérimentale de S. M. T. F. le roi Don Joseph Ier ; de l'académie royale des sciences & beaux-arts de Bordeaux , & actuellement professeur de physique expérimentale de la même ville. Tome premier, *contenant la science du calcul numérique & algébrique.* A Neuchatel, de l'imprimerie de la Société Typographique. in-4°, 1773.

PARMI le grand nombre d'ouvrages élémentaires sur les mathématiques, qui ont paru, celui que nous annonçons mérite d'être distingué, non seulement parce qu'il embrasse toutes les sciences particulières comprises sous cette dénomination, mais encore & sur-tout parce qu'on peut l'envisager comme un très-bon commentaire des élémens de mathématiques de Wolff, dont le mérite est généralement reconnu. Il ne manquait au travail de ce philosophe célèbre. que d'avoir donné plus d'étendue à la tractation de chacune de sciences particulières que l'on connaît sous le nom de mathématiques mixtes, & d'entrer dans des détails qui en forment la partie la plus instructive. Mais il se ferait écarté de son but, qui ne devait point aller au-delà des idées générales. Notre au-

teur, en suivant le même plan, y a suppléé. Il éclaircit, il développe, il applique à des cas particuliers ce que le philosophe Allemand ne propose que d'une manière abstraite & souvent très-laconique; & en traitant successivement des différentes parties des mathématiques, il rassemble tout ce que l'on en fait, & toutes les découvertes qui peuvent contribuer à les perfectionner. De sorte que son ouvrage, dont les volumes se suivront sans interruption, formera non seulement un livre élémentaire, mais un cours complet de mathématiques, qui rassemblera tout ce que l'on a écrit de mieux jusqu'à présent sur ces matières. Un autre avantage, très-précieux pour quiconque cherche à s'instruire, c'est que l'auteur a enseigné publiquement les mathématiques à Lisbonne pendant plusieurs années; & comme il a été par cela même obligé de se mettre à la portée des commençans, & de ne rien supprimer de tout ce qui pouvait guider leurs pas dans cette immense carrière, son ouvrage ne peut qu'être clair & assez intelligible pour que l'écolier soit en état de se passer de tout autre secours.

Au reste, ce premier volume est très bien imprimé, & a été revu & corrigé avec soin,

tant pour les fautes typographiques , que pour les calculs qu'il renferme. Il est actuellement en vente , & l'on peut s'en procurer des exemplaires au magasin de la Société qui l'a mis sous presse.





SECONDE PARTIE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES DE L'EUROPE.

FRANCE.

- I. *Sur un article du livre intitulé* , les trois siècles de notre littérature.

ON a lu avec empressement cet ouvrage ; il est écrit avec intérêt ; on ne saurait refuser à son auteur, de l'esprit, de la critique, des connaissances ; mais en lui donnant tous les éloges qu'il a justement mérités, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'il donne cependant assez souvent prise à la critique. Un ton un peu décisif, qu'il reconnaît lui-même & dont il se justifie mal, des qualifications un peu dures, dont souvent il se plaît à accabler ce qu'il condamne, une certaine affectation d'esprit, un usage assez fréquent de l'antithèse, un style un peu épigramma-

tique, quelquefois même peut-être une sorte de jeu de mots (1), déparent un peu cette production.

Mais, ce n'est pas là ce qu'il y a de plus à reprendre. Il est bien difficile de supposer qu'un seul homme eût pu lire les ouvrages de tous les écrivains que l'auteur passe en revue, & qu'il les ait assez pesés, examinés, pour en porter un jugement sûr & raisonné; aussi faut-il avouer qu'à cet égard l'auteur n'a pas toujours *la justice & les vrais principes pour fondement de ses décisions* (2). On le lui a reproché, sans doute avec un peu trop de passion, dans la lettre imprimée qui lui a été adressée sous le titre d'*addition* à son ouvrage, & dont le but est principalement de défendre les écrivains du parti *philosophique* qui peuvent n'être pas contents de ce que l'auteur dit d'eux ou de leurs ouvrages, & particulièrement *M. de Voltaire*, qui n'a pas été ménagé.

Les auteurs vivans, qui se trouvent injustement critiqués, peuvent se défendre eux-mêmes; mais ceux qui sont morts ne le pouvant pas, les laisserait on sans défense? C'est

(1) On peut en voir un exemple à la fin de l'article ARNAUD.

(2) Termes de sa préface.

un devoir sans doute de les justifier, lorsqu'on les voit blâmés injustement, sur-tout lorsque ce blâme porte autant sur leur caractère moral que sur leurs écrits. C'est ainsi que M. l'abbé *Turt* a défendu son ami M. de *Linant* (1).

Mais si l'auteur des *Trois siècles* mérite d'être relevé au sujet de quelqu'un, c'est sans doute au sujet de l'excellent homme, du philosophe estimable & si éclairé, qui fait le sujet de l'article suivant :

„ *Abauzit* [*Firmin*], bibliothécaire de la
„ ville de Geneve, né à Uzez, mort à Ge-
„ neve en 1758 (2).

„ Quand on lit, dans une des notes de la
„ nouvelle *Héloïse*, le magnifique éloge que
„ *J. J. Rousseau* fait de ce philosophe si peu
„ connu, le premier mouvement du lecteur
„ est de courir aussi-tôt aux ouvrages de M.
„ *Abauzit*; mais il s'en faut beaucoup qu'ils
„ soient propres à justifier l'enthousiasme
„ de l'écrivain Genevois. Ils consistent en
„ grande partie dans de longues & ennuyeu-
„ ses dissertations contre le christianisme.

(1) Voyez *Journal Encyclopédique*, tome IV, part. III, pag 495. 1773.

(2) Ce n'est sans doute là qu'une faute d'impression, pour 1767.

„ Il est difficile de concilier avec un achar-
 „ nement aussi peu mesuré , la haute idée
 „ qu'on veut nous donner des vertus socia-
 „ les de ce dissertateur. Rarement on res-
 „ pecte les droits de la société privée , quand
 „ on manque ainsi de respect à la société gé-
 „ nérale. *Socrate* , *Platon* , & quelques au-
 „ tres philosophes de l'antiquité n'auraient
 „ pas été appelés sages & philosophes par
 „ excellence, s'ils ne se fussent occupés toute
 „ leur vie qu'à écrire contre le culte reçu
 „ de leur tems. „

Il est des écrivains , de la personne de qui
 les ouvrages font penser le plus avantageu-
 sement , mais qui , vus ensuite eux-mêmes
 de près , ne répondent pas à divers égards à
 l'idée qu'on s'en était formée. Il en est aussi
 qui , ayant dans un degré supérieur les quali-
 tés qui rendent estimable , peuvent bien ne
 pas se distinguer par leurs compositions. On
 avouera , si l'on veut , que cela peut être ar-
 rivé jusqu'à un certain point à *M. Abauzit*.
 Il avait un jugement droit , une critique or-
 dinairement sûre , des connaissances très-
 étendues & bien digérées ; & assurément son
 éloge historique, qu'on lit à la tête du volume
 intitulé, *œuvres de feu de M. Abauzit* (1) ,

(1) Imprimé à Genève , chez *Philibert & Chirol* ,
 1770. C

n'en dit pas trop à cet égard, de l'aveu de tous ceux dont il était personnellement connu : mais ayant une modestie égale à ses vastes connaissances, & beaucoup d'éloignement pour se produire au grand jour (1), il n'a jamais voulu écrire pour le public. Tout ce qu'il peut avoir composé, ce sont divers morceaux accordés aux instances d'amis particuliers & pour eux ; morceaux qu'il n'avait pas travaillés avec tout le soin qu'il y aurait donné s'il les eût destinés à l'impression. Qu'on les trouve donc, si l'on veut, un peu négligés ; que même ils paraissent par-là ennuyeux à l'écrivain à qui ils n'ont pas eu le bonheur de plaire ; à la bonne heure : mais qu'on taxe l'auteur d'avoir été un *ennemi* & un *ennemi acharné* du christianisme ! Oh ! l'imputation est trop grave pour qu'on

(1) Quoiqu'il lui eût été aisé d'acquérir une célébrité que tant d'autres ambitionnent, il eut la sagesse de lui préférer cette sorte d'obscurité où il a vécu ; mais, quoiqu'il cherchât à être peu connu, nombre de savans de divers pays & des plus distingués, furent bien le déterrer, & par leur commerce avec lui profiter de ses lumières. Du reste, par son caractère & son train de vie, il ressemblait assez à *Pierre Bunel*, que l'auteur des *Trois siècles* honore de ses éloges.

puisse la laisser passer (1). Si on la relève, ce sera cependant sans manquer aux justes égards dus à l'auteur des *Trois siècles*; mais si, sans avoir en vue de le choquer, il échappe quelque chose qui puisse lui déplaire, on lui dira avec son épigraphe: *me vera pro gratis loqui . . . necessitas cogit.*

Venons au fait. M. *Abauzit* a-t-il été un ennemi acharné du christianisme?

Tous ceux qui l'ont connu, ont au contraire toujours trouvé en lui un ami de ce même christianisme, aussi sincère qu'instruit, & l'on ne craint pas d'en appeler à leur témoignage. Il avait étudié avec soin & dans ses sources, la religion chrétienne; & la connaissant bien, il l'aimait & en pratiquait les devoirs.

S'il en eût été l'ennemi, & l'ennemi acharné, certainement il n'eût pas dès son enfance jusqu'à la mort, arrivée dans un âge fort avancé, joui de l'estime & de la considération la plus générale & la plus marquée dans la ville qui se faisait un sujet de gloire de l'avoir adopté: le Magistrat de Genève, pour marquer le cas qu'il faisait de son mérite

(1) *Tacere ultra non oportet ne . . . dum criminationes falsas contemnimus refutare, videamur crimen agnoscere.* CYPRIAN. ad DEMETR.

& de ses lumieres , ne l'eût pas agrégé gratis & avec distinction au nombre des bourgeois de la république , & ne lui eût pas donné l'emploi de bibliothécaire : il n'eût pas été sollicité , comme il le fut inutilement , de remplir une des chaires de professeur de l'académie : sa mort, après une longue carrière, n'eût pas causé , comme elle le fit , les plus vifs regrets de toute une ville : le recteur de l'académie , homme grave & respectable , pasteur & professeur , dans la premiere sollemnité académique qui suivit sa mort, n'eût pas devant tout le magistrat , devant tous les membres de l'académie , le clergé , tous les gens de lettres de la ville & une foule d'auditeurs , fait un éloge magnifique de ce savant , en peu de mots à la vérité , mais très-énergiques (1) , où il le qualifiait en particulier de *pius Christi discipulus* : & enfin l'auteur de son éloge historique déjà indiquée , qui le loue en particulier à cet égard , n'eût osé le faire devant un public qui pouvait aisément le démentir , s'il en avait imposé.

Mais peut-être les ouvrages de M. *Abauzit* ont autorisé l'auteur des *Trois siecles* à

(1) Voyez *œuvres de feu M. Abauzit* , pag. 42 de l'avertissement.

juger comme il a fait ; c'est ce qu'il infinue. Voyons si c'est avec fondement.

Les diverses pieces qui composent le volume de ses *œuvres* dont on a parlé, roulent toutes sur des objets relatifs à la religion tant naturelle que révélée. Et qu'y a vu l'auteur des *Trois siècles* ? Un écrivain qui se montre par-tout plein de respect pour la religion chrétienne. On le défie d'en rien citer qui puisse faire soupçonner qu'il en fût l'ennemi.

A la vérité, il parut peu après en *Hollande*, sous le nom de *Londres*, un autre volume de pieces de M. *Abauzit*, qui, avec plusieurs de celles déjà imprimées, en contient d'autres que la censure n'avait pas voulu laisser imprimer à *Geneve*, dont les meilleurs amis de l'auteur n'approuvaient pas non plus la publication, & que sans doute on aurait bien fait de ne pas faire paraître. Ces morceaux, qui sont vraisemblablement ce qui a animé le zele de l'auteur des *Trois siècles*, contiennent la plupart un examen critique de quelques passages du vieux & du nouveau testament, auxquels il paraît que M. *Abauzit* croyait qu'on pouvait donner un sens différent de celui du commun des théologiens & des commentateurs. Mais c'était avec modestie qu'il proposait ses idées, il ne cherchait pas à les répandre ; ce n'était que

pour satisfaire aux desirs de quelques amis bien aises de voir le pour & le contre , qu'il mettrait sur le papier les explications qu'il donnait, ou que d'autres avaient données de ces passages ; bien éloigné de penser que ces morceaux négligés dussent jamais devenir publics , & pussent le faire soupçonner de n'être pas chrétien. Et en effet, pouvait-il le penser ? Ces morceaux , tels qu'ils sont , & examinés avec rigueur , prouvent-ils que M. *Abauzit* doive être mis au nombre des écrivains qui ont déclaré la guerre au christianisme ? C'est précisément le contraire. Il peut s'être trompé dans plusieurs de ses explications ; quelque savant & quelque judicieux critique qu'il fût , il n'était pas infallible , & il fut toujours bien éloigné de se croire tel ; mais , s'il a erré , il a erré de bonne foi , en doutant , & en homme qui , dans ces mêmes compositions , fait une profession constante de respect pour les livres saints , dont il reconnaît l'inspiration divine.

Parmi ces dissertations , à la vérité , la plus longue & la seule longue roule sur l'Apocalypse. L'auteur la composa étant encore jeune. Il paraîtrait , par son contenu , qu'alors il ne regardait pas ce livre comme un livre divin , & qu'il ne croyait pas qu'il eût l'apôtre *S. Jean* pour auteur. Mais , avant que

de le condamner fans retour d'après cette piece, qu'on voie à ce sujet les pag. 299 & 300 de ses *œuvres* imprimées à Geneve, la *bibliothèque des sciences & des beaux arts*, tom. XXXVI, pag. 150 & suiv. & l'excellent ouvrage d'*Addison* sur la *religion chrétienne*, traduit par M. *Seigneux de Correvon*, Geneve 1771, tom. III, pag. 336 & suiv. On y verra dans quelle vue cette piece avait été composée, & que par une lettre de l'auteur, écrite peu de tems avant sa mort (1), & dont l'original est déposé dans la bibliothèque publique de Geneve, il est démontré, contre ce que prétend l'éditeur des pieces imprimées en *Hollande*, qu'il ne voulait pas que celle dont il s'agit devînt publique (2), & que, supposé que dans le tems qu'il la composa il pensât réellement que l'Apoca-

(1) Le 15 septembre 1766, & non le 15 juillet, comme marque la biblioth. des Sc. & des B. A.

(2) Elle vient d'être encore imprimée en dernier lieu, jointe à une autre dissertation contre les évangiles. Cette dernière piece est, non de M. *Abauzit*, mais d'un ennemi *vrai* du christianisme. On connaît la ruse de MM. les *philosophes*, de faire paraître les écrits contre la religion sous des noms de savans respectables, qui n'étant plus, ne peuvent les désavouer; mais on ne s'y trompe pas.

lypse n'était pas un livre divin , ni écrit par l'apôtre *S. Jean* , il avait ensuite changé d'avis , en se rangeant au sentiment commun , dans lequel il persista.

Quant à un autre morceau , qui contient un essai d'explication de ce même livre , il serait certes injuste , qu'en n'admettant pas son système à ce sujet , on le taxât par cela même d'ennemi du christianisme.

Mais , sur quel fondement l'auteur des *Trois siècles* s'est-il donc permis de donner à *M. Abauzit* une qualification qu'il méritait si peu ? Zélé catholique , aurait-il pris de l'humeur sur un excellent morceau de controverfes qu'il a trouvé dans ses *œuvres* ? Mais un écrivain qui , appuyé sur la raison & sur l'écriture , entreprend de prouver la vérité de la religion protestante , devrait-il par cela même être mis au nombre des ennemis de la chrétienne ? Et devrait-on dire , *fenum habet in cornu* ? En ce cas le célèbre *Abbadie* en grossirait la liste.

Mais , *M. J. J. Rousseau* , qui a cherché à fournir des armes aux incrédules , a fait avec toute l'énergie de son style , & une forte d'enthousiasme , l'éloge de *M. Abauzit*. Eh bien , s'ensuivrait-il de là qu'on pût en conclure que *M. Abauzit* admettait toutes les idées de *M. Rousseau* sur le christianisme ?

Si telle était la logique de l'auteur des *Trois siècles*, il ne serait pas prudent d'aller à son école pour apprendre à raisonner juste.

Cet auteur paraît assez ami des Jésuites ; & il a vu , dans l'éloge historique de M. *Abauzit* , que ce savant ne l'était pas , c'est-à-dire , de la société & de l'esprit qui l'a toujours dirigée ; car en homme équitable , il ne manquait pas de rendre justice au mérite , aux talens , aux lumières de nombre de particuliers de cette fameuse société. Mais , parce qu'il n'était pas l'ami de cette même société , l'auteur des *Trois siècles* voudrait-il le mettre au nombre des ennemis du christianisme ? En ce cas , quelle logique encore serait la sienne ! Et ces mots , *nul n'aura de religion que nous & nos amis* , seraient-ils un arrêt prononcé du haut de son tribunal ?

Du reste , on est moins étonné de l'injustice de cet auteur envers M. *Abauzit* , quand on voit le peu d'égard , le ton de mépris dont il parle de M. le professeur *Vernet* & de ses ouvrages. La réputation de ce savant théologien est faite & bien établie depuis long-tems ; il serait inutile de s'arrêter ici à repousser des traits qui ne sauraient lui nuire.

C'est être au moins un peu imprudent ,

difons-le , que de jeter au hafard fur le papier , des jugemens défavantageux fur des hommes eftimables & respectables ; & quand on s'oublie à condamner légèrement les autres , on s'expose à être condamné foimême avec justice. En avouant avec plaifir que les *Trois fiecles* font un ouvrage où l'on trouve une multitude de chofes très-bien penfées , très-bien dites , & qui font un honneur infini à l'efprit & au jugement de l'auteur , on eft fâché d'y trouver des taches telles que celle qu'on vient de relever ; & l'on fe flatte que cet écrivain , qu'on veut croire avoir de la candeur & une ame honnête , ne pourra , lorsqu'il y fera réflexion , qu'avoir le plus vif regret de s'être permis de parler , comme il a fait , du fage , favant , modeste & religieux *Abauzit*.

PHILALETHE.

GENEVE , le 20 août 1773.

II. *Fables nouvelles , dédiées à Madame la DAUPHINE , par M. IMBERT , avec cette épigraphe :*

... Ce champ ne fe peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

LA FONTAINE.

Amsterdam, 1773, & se trouve à Paris, chez *Delalain*, in-8^o.

L'AIMABLE ingénuité, la simplicité de *la Fontaine* étaient difficiles à imiter. La plupart de ceux qui l'ont entrepris, ont gêné leur talent, sans atteindre celui de leur modèle ; &, malgré l'épigramme modeste de ce volume, c'était hasarder beaucoup que d'entreprendre de glaner dans le champ de cet immortel fabuliste. M. Imbert nous paraît avoir été aussi heureux qu'il est modeste. Ses fables ne sont pas inférieures au jugement de *Paris*, que nous avons eu occasion d'annoncer ci-devant (1). Nos lecteurs y trouveront de la facilité & une variété agréable. Chaque livre est précédé d'un prologue adressé à *Esopé*, à *Phèdre*, à *la Fontaine*, dans lequel ces auteurs sont appréciés par sentiment. On lira avec plaisir les morceaux que nous allons extraire.

I. LE LION QUI S'ENNUIE.

UN roi lion s'ennuyait (car on dit
Que quelquefois un monarque s'ennuie) ;
L'alarme au loin se répandit ;
Mais tout fut vain contre sa maladie ,

(1) Voyez le Journal de janvier 1773.

44 JOURNAL HELVETIQUE.

Médecins , chariatans y perdaient leur crédit.

Ses favoris qui régnaient à sa place ,
Lui donnaient chaque jour des spectacles nouveaux :

Tantôt fouetté devant la populace ,
Quelque finge expira sous la main des bourreaux ,

Pour l'amuser par sa grimace.

Tantôt un cerf , à ses yeux présenté ,
Était écorché vif avec cérémonie ,

Afin que de ses cris la touchante harmonie

Fit rire un peu Sa Majesté.

A pareils jeux longs à décrire ,

Chaque jour était employé.

Tous ces amusemens au monarque ennuyé
Arrachaient à peine un sourire.

Un vieux renard fut par lui consulté ;

Le doyen des renards , un philosophe , un sage ,

Qui , toujours de la vérité ,

Même aux yeux de son prince , empruntait le langage.

Je connais votre mal , dit-il , prenez de moi

Une recette salutaire :

Ne faire rien , sire , est , je crois ,

Plus fatigant que de trop faire.

Eh ! renoncez à tous ces jeux ,

Occupez-vous à régner par vous-même ;
 Jamais l'ennui ne fait le diadème,
 Quand on fait un peuple d'heureux.
 Il le fit , & fit bien. Rois , que ce mal possède,
 Usez du remede , il est bon.
 Si le mal résiste au remede ,
 Je n'attends plus de guérison.

Ce n'est pas pour les rois seulement que la
 recette est infallible ; & souvent c'est celle
 dont on veut le moins faire usage.

2. LE SINGE ET LE LÉOPARD.

UN léopard de très-haute naissance
 Tenait table , on dinait chez lui ;
 Parasites d'aller , comme par-tout en France
 Cela se pratique aujourd'hui.
 Le singe vient , d'un air fort lamentable ;
 Ses entrailles à jeûn criaient déjà bien haut :
 Mon cher , lui dit d'un ton capable
 Le léopard , je t'admets à ma table ;
 Mais il faut payer ton écot ;
 On te donne par-tout , & je le crois fans peine ,
 Pour un drôle fort amusant ;
 Amuse-moi ; ça , vite un bout de scene,
 Le singe croit pour le présent
 Payer d'une grimace. Allons , un tour plaissant ;

Saut pour le roi , ~~saut~~ pour la reine.
 En enrageant le singe se démène ,
 Saute par-ci , faute par-là.
 Bien , difait-on ! bon ! c'est cela.

Çà , le cerceau. Fesant une laide grimace ,
 Notre farceur , en jurant tout son fou ,
 Dans le cerceau passe & repasse ;
 C'était à se rompre le cou ,
 Et le patron de rire comme un fou.

Il est charmant , on en rase :

Tiens , mange , prends cette cuisse d'oiseau ;
 Il approche , & le maître ajuste son museau
 De la plus verte croquignole.
 Croquignole de léopard
 Doit être lourde ; il se désole ;

Mais , quoi ! si jusqu'au bout il n'eût joué son rôle ,
 Il eût d'un bon dîner abandonné sa part.

Il fit mieux , il reprit courage :

Après maint autre tour , enfin le personnage
 Vint s'asseoir à table , & l'on dit
 Qu'il y fit très-bien son office.

Je le crois ; à moindre exercice ,
 On peut gagner de l'appétit.

Après des grands , c'est ainsi qu'on s'avance :
 L'art du singe est assez commun.

Mais j'aurais à coup sûr, eu moins de complai-
fance ,
Et je ferais encore à jeûn.

3. L'OURS PÉNITENT.

CERTAIN ours fut long-tems libertin consommé,
Puis il vint à résipiscence.
Au fond d'une cellule un beau jour enfermé ,
Il se voue à la pénitence.
Pour remplir un si beau dessein ,
D'abord le pieux solitaire
S'était sevré de sang humain ;
Notez ce point , il est fort exemplaire.
Il n'était bruit que des austérités
Du bon hermite. Honneurs & dignités
De son salut ne pouvaient le distraire.
Dans sa cabane & tout autour
Retentissait la discipline ,
Dont le pénitent chaque jour
Se meurtrissait les reins & la poitrine.
Des médifans ont dit que cet ours peu fervent
Frapait en soupirant les murs de l'hermitage ,
Comme une vestale souvent
Fouette un mur mitoyen qui n'en peut davantage.
On crut à ces discours. Que les gens sont malins !
Des mondains , on le fait , l'envie est le partage ,

Et l'on en veut toujours aux pauvres saints.
Sa pénitence était d'une rigueur extrême ;

A ses goûts il n'accordait rien.

Mais il aimait autrui comme il s'aimait lui-même ;
C'est-à-dire , en deux mots , qu'il le haïssait bien.

Le récit des malheurs ni l'aspect des misères ,

Rien ne put jamais l'attendrir ;

Il disait qu'ici bas tous les êtres sont frères ,

Mais tous pécheurs , partant faits pour souffrir.

Le lion vint trouver l'incivil solitaire ,

Et brisant sa cellule , il lui dit : hors d'ici ;

Qui t'a donné le droit de t'isoler ainsi ?

Fuis , ou redoute ma colere.

Tu naquis mon sujet , je ferai ton appui ;

Mais sois utile , & change de système ;

Il vaut mieux se traiter un peu moins mal soi-même ,

Et traiter un peu mieux autrui.

Que de gens vivant comme lui ,

Penfent louer l'Être suprême !

4. LE CONSEIL DU LION.

UN lion , monarque puissant ,

Voyant divers abus attaquer son empire ,

Résolus d'en couper la racine en naissant ;

Car , disait-il , le mal empire

En vieillissant.

Rendons

Rendons l'état plus florissant ,
 Je ferai plus heureux. La maxime était belle.
 Ce lion la difait encore ainfi :
 Que mes fujets foient plus heureux auffi ;
 Car , plus on eft heureux , & plus on eft fidele.
 Par lui donc il fut arrêté
 Que chacun des états vaffaux de la couronne ,
 Au grand confeil fe rendrait en perfonne ,
 Ou tout au moins par député.
 Le jour dit , on s'affemble. Un discours débon-
 naire
 Du prince annonça les projets :
 Je veux , dit - il , rendre heureux mes
 fujets ;
 Mais je demande un confeil falutaire
 Sur les moyens. Je viens m'en informer ;
 Or , que chacun de vous s'explique fans myftere ;
 Que dois-je dans l'état créer ou réformer ?
 Sire , un grand deffein , dit l'abeille ,
 Peut fe loger dans un petit cerveau.
 Dès long-tems je rédige un projet affez beau ,
 Et qui , je crois , ferait merveille.
 Que font dans nos forêts debout foir & matin ,
 Ces grands arbres qu'en fon chemin
 On trouve toujours là plantés fans vous rien dire ?
 Que font-ils là ? Je voudrais , sire ,

76 JOURNAL HELVETIQUE.

Que de tant de forêts on ne fit qu'un jardin ;
Là , du moins , on pourrait pour le miel & la cire
Amasser un riche butin.

Le loup alors se leve , & secouant la tête ,
Sur ses pieds de derrière assis fort gravement :
Sire , dit-il , permettez qu'humblement
Je vous présente une utile requête.

Il m'est venu sur les moutons
Un grand projet facile à suivre ;
Unissons-nous , allons & combattons ,
Ces coquins de bergers , armés de longs bâtons
Pour empêcher les gens de vivre.

Si de cette canaille , après plusieurs combats ,
Nous pouvons purger la campagne ,
Vous sentez comment vos états
Vont devenir un pays de cocagne...

Eh ! non , laissons , dit un vieux rat ,
Leur mort ne fait rien à l'état ,
Et les bergers d'ailleurs ne font que se défendre ;
Mais les chats , ces coquins à pendre ,
Ces maudits 'chats , qui depuis trois mille
ans

Vivent du sang des innocens ,
Leur avons-nous fait quelque injure ?
Que nous reproche enfin ce peuple ingrat ?
Vit-on jamais un rat manger un chat ?

C'est donc bien méchanceté pure.
 Le prince allait répondre à ces conseils divers ,
 Lorsqu'une mouche , à la tête vermeille ,
 Du milieu du conseil , s'élança dans les airs ,
 Et sur le bout de son oreille ,
 Vint se poser , & dire : sire , je crois ,
 S'il m'est permis , par grace singulière ,
 De dire mon avis au plus juste des rois ,
 Qu'il faut à Jupiter faire une humble priere
 Pour que ce dieu forme l'année entière
 D'une saison ; qu'il en supprime trois ,
 Et que l'été s'allonge de neuf mois.
 Car , pourquoi cet hiver , qui toujours nous
 ramene
 Au moins la fièvre & le frisson ?
 On est malade , on meurt ; & je conçois à peine
 Comment ce dieu qu'on dit si bon ,
 A pu créer une telle saison.
 Fort bien , dit le lion en secouant l'oreille !
 J'entends ! oh , que chacun s'en retourne chez soi !
 Vous me conseillez à merveille ;
 Mais c'est pour vous & non pour moi.
 -Donneurs d'avis , souvent l'intérêt vous inspire ,
 -Quand vous nous étalez un zèle officieux ;
 Ce qui vous sert , voilà le mieux ;
 Ce qui vous nuit , voilà le pire.

III. *Causés célèbres, curieuses & intéressantes de toutes les cours souveraines du royaume, avec les jugemens qui les ont décidées : 1 vol. in-12. 1773.*

Ce journal de jurisprudence , annoncé depuis quelques mois , & dont voici le premier volume , sera très - intéressant , s'il continue sur le même ton qu'il commence. On voit qu'il est l'ouvrage de personnes du premier mérite. Les causes sont choisies avec goût , présentées avec beaucoup de précision & de clarté. Les gens du monde ne feront point arrêtés par les difficultés de la jurisprudence , & les juriscultes même le liront avec plaisir.

Pour donner une idée de cette production littéraire, nous parcourrons les causes contenues dans le premier volume , en suivant la marche du rédacteur , & en conservant , autant qu'il se pourra , ses propres paroles. La première est celle de *Montbailly* , natif de S. Omer , dont nous avons eu occasion de parler dans le tems. La mere de cet infortuné , qui avait l'habitude de s'enivrer , fut trouvée morte dans sa chambre , & son cadavre souillé de sang. Son fils avait fait

un mariage d'inclination ; elle détestait sa bru. C'en fut assez pour qu'on accusât de parricide le malheureux *Montbailly* & sa femme. Un rapport de chirurgiens ignoraus vint à l'appui de cette affreuse imputation ; & , sur quelques indices trompeurs, ce même *Montbailly* fut condamné à faire amende honorable , ayant un écriteau portant ce mot , *parricide* , à avoir le poing coupé , à être rompu vif , son corps jetté au feu , &c. & sa femme , à faire amende honorable , avec écriteau portant ces mots , *complice de parricide* , à être pendue , &c. Le mari a été exécuté ; mais le supplice de la femme fut suspendu à cause de sa grossesse. On ne peut lire , sans frémir , le détail de la mort de cet infortuné : détail qui nous paraît une présomption très - forte de son innocence. “ Il arrive devant la cathédrale de

” Saint-Omer ; là on lui ordonne de faire
 ” amende honorable , & *d'avouer qu'il a*
 ” *assassiné sa mere*. Indigné de ce qu'on
 ” veut le forcer à déclarer un crime qu'il
 ” n'a pas commis , il rejette les ordres
 ” qu'on lui donne ; il rejette également les
 ” exhortations de deux religieux qui sont
 ” à ses côtés , & il refuse hautement de
 ” faire l'aveu d'un crime dont il est inno-
 ” cent. Enfin , pressé d'obéir , il élève la

20 voix, & dit en pleurant : *Je demande par-*
 20 *don à Dieu & au roi, pour les fautes que*
 20 *j'ai commises pendant ma vie ; mais je ne*
 20 *le demande pas à la justice pour le crime*
 20 *dont je suis accusé, parce que je ne l'ai point*
 20 *commis. Pressé de nouveau de se soumet-*
 20 *tre aux ordres de la justice, il tourne ses*
 20 *regards sur le peuple qui l'entourne, &*
 20 *s'écrie avec indignation : Non, mes con-*
 20 *citoyens, non, mes amis, quand on me*
 20 *ferait mourir à petit feu, quand on me*
 20 *couperait par morceaux, je n'avouerais ja-*
 20 *mais un crime affreux dont je suis innocent.*
 20 Le confesseur s'arme encore une fois de
 20 toute l'autorité que lui donne son minis-
 20 tere en ces derniers instans, & fait un
 20 dernier effort pour lui arracher l'aveu de
 20 ce crime, dont le désaveu constant com-
 20 mençait à l'étonner lui-même, & à lui
 20 faire redouter l'exécution de ce terrible
 20 arrêt. *Montbailly se leve & l'interrompt :*
 20 *Vous voulez, mon pere, vous voulez que*
 20 *je m'avoue coupable d'un parricide ! Pre-*
 20 *nez-vous donc sur votre compte devant*
 20 *Dieu le menjonne que vous voulez me faire*
 20 *faire à la porte de cette église ? Tous ceux*
 20 *qui étaient présens à cette scene déchi-*
 20 *rante, pleuraient autour de cet infortuné.*
 20 Ce peuple inconséquent & léger, qui

„ l'accusa d'abord avec tant de témérité,
 „ se repent aujourd'hui de son injustice ; il
 „ le plaint, il le pleure, il est convaincu
 „ de son innocence ; il voudrait maintenant
 „ sauver cette malheureuse victime que ses
 „ funestes soupçons livrerent à la justice ;
 „ mais que sert une pitié tardive & stérile
 „ contre la fatalité qui l'a condamné à périr !
 „ C'en est fait, malgré leurs vœux, il
 „ part ; on l'entraîne vers la place où tout
 „ est préparé pour son supplice. Il arrive au
 „ terme fatal ; déjà les spectateurs le voient
 „ sur l'échafaud ; déjà le bourreau s'em-
 „ presse à le dépouiller de ses vêtemens ; il
 „ est en possession de sa victime ; il com-
 „ mence ses barbares fonctions : il lui coupe
 „ la main. *Hélas !* s'écria-t-il, en fixant ses
 „ regards sur ses concitoyens, *cette main*
 „ *n'est point coupable d'un parricide.* Bien-
 „ tôt on le lie sur la croix fatale, le bour-
 „ reau le frappe. A ce spectacle horrible
 „ tous les cœurs sont oppressés, tous les
 „ yeux sont pleins de larmes. Les cris que
 „ la douleur arrache au malheureux *Mont-*
 „ *bailly* sont couverts par les sanglots & les
 „ gémissemens du peuple.
 „ *Montbailly* expirant est transporté sur
 „ sur la roue. Alors son confesseur s'approche ; & pour donner quelque soulagement

„ au malheureux, il colle sur ses levres la croix
 „ qu'il tient entre ses mains, en le conjurant
 „ d'avoir pitié de son ame, & de faire
 „ enfin l'aveu du crime dont il subit le châti-
 „ ment. Dieu, dit-il, devant lequel je vais
 „ paraître connaît mon innocence. Mon ami,
 „ lui dit un instant après un des bourreaux,
 „ tu n'as plus rien à espérer, tu vas mourir;
 „ avoue donc ton crime. *Je vous ai avoué,*
 „ *mon pere, toutes mes fautes,* répondit
 „ encore le patient, d'une voix mourante
 „ en fixant son confesseur : *aurais-je attendu*
 „ *jusqu'à présent à avouer le crime pour lequel*
 „ *je meurs, si j'avais eu le malheur de le com-*
 „ *mettre ?* Le confesseur le conjure toujours
 „ d'avouer son crime; mais déjà sa voix est
 „ éteinte, & ses yeux avant de se fermer
 „ attestent encore son innocence. „

Le bruit de cette horrible exécution se
 répand bientôt de la province dans la capi-
 tale, & le sort de cette malheureuse épouse,
 qui n'attendait qu'avec horreur la naissance
 de l'enfant qu'elle portait dans son sein,
 attendrit tous les cœurs; plusieurs jurif-
 consultes, dans un mémoire dicté par l'hu-
 manité, le célèbre M. Louis, professeur en
 chirurgie, dans une savante consultation
 qui prouve que la mere de *Montbailly* n'est
 pas morte assassinée, & plusieurs autre ci-
 toyens distingués se réunissent pour faire

éclater l'innocence. Enfin le chef de la justice accorde un sursis à la veuve ; le roi permet la révision du procès ; & après un mûr examen , le conseil rétablit la mémoire du malheureux *Montbailly*, & rend à sa veuve l'honneur & la liberté.

Ce trait vraiment déplorable confirme tout ce qu'on a écrit dans ces derniers tems sur l'administration de la justice criminelle. Il est à desirer que les réclamations de tant d'ames sensibles en faveur de l'humanité souffrante , & hors d'état de se défendre , fasse quelque impression sur ceux qui sont chargés du soin de rendre la justice. L'auteur de cet article du journal de jurisprudence rapporte le précis des moyens qui ont été employés pour obtenir la révision de cette affaire. Il examine les indices qui ont servi de base à l'arrêt ; il rappelle les présomptions qui s'élevaient en faveur des accusés. Il montre par une foule d'exemples , qu'il n'y a point d'homme qui ne dût trembler pour son honneur & pour sa vie , s'ils pouvaient lui être arrachés sur de simples indices : & l'humanité lui dicte cette belle réflexion , qu'*une vie ignominieusement arrachée à un innocent ne se rachete point par la réhabilitation de sa mémoire , ni par les regrets & les larmes de ses juges.*

La seconde cause est d'une nature singu-

liere, & présente une question curieuse pour les jurisconsultes. *Le mal vénérien est-il un motif de séparation ?* Jusqu'à présent ces sortes de demandes en séparation avaient été rejetées, à cause des abus qui pourraient en résulter. Mais ici le mari avoit consenti lui-même à la séparation de corps prononcée par les juges du lieu, & en avoit constaté les motifs par des aveux formels : ce ne fut qu'après quinze ans de silence qu'il imagina de réclamer sa femme. L'extrait qu'on donne dans ce recueil, des deux plaidoyers, est très-bien fait. On remarque sur-tout, dans celui de M. *Linguet* en faveur de l'épouse, l'éloquence & les ressources de cet avocat. Après avoir détruit tous les raisonnemens de son adversaire, " que reste-t-il maintenant, „ s'écrie-t-il, des moyens du sieur N? Rien, „ messieurs, absolument rien, si ce n'est ce „ fantôme de l'intérêt public, cette crainte „ imaginaire de blesser la dignité du sacre- „ ment, ou d'autoriser la révolte des fem- „ mes, dans un tems où la licence générale „ ne rend déjà les bons ménages que trop „ rares. Mais, messieurs, que notre adver- „ saire se rassure. D'abord il doit être bien „ convaincu que des époux aussi dangereux „ que lui, sont aussi peu communs que des „ maris scrupuleusement fideles. Ensuite il „ faudrait examiner si ce n'est pas en con-

» facrant fa prétention , que les tribunaux
» porteraient vraiment un coup funeste à
» l'honnêteté publique. Il faudrait chercher
» si le goût du libertinage dans les maris
» n'est pas encore plus redoutable que
» celui de l'indépendance dans les femmes ,
» & s'il n'est pas mille fois plus à craindre
» de laisser l'un impuni , que d'encourager
» l'autre.

» Hélas , messieurs ! les devoirs du sexe ,
» dans le mariage , sont si multipliés ! ses
» dédommagemens sont si restreints ! quel
» effroi peut-il inspirer ? Il n'y a pas une
» loi pour récompenser ses vertus ; il y en
» a mille pour proscrire ses écarts. Je sup-
» pose que le succès de la dame N. pût en-
» hardir quelques infortunées à élever la
» voix comme elle , à revendiquer les se-
» cours de la justice contre leurs empoison-
» neurs. Eh bien , qu'en résulteroit il ? Quel-
» ques demandes en séparation , qui seroient
» soumises à votre jugement. Celles qui se
» trouveraient appuyées des mêmes moyens
» que la nôtre , produiraient les mêmes
» droits , & motiveraient le même accueil.
» Celles qui n'auraient à alléguer que des
» preuves faibles , des indices douteux ,
» seraient rejetées. Quel éclat , quel trouble
» a donc à craindre la société , de ces dis-
» cussions paisibles , dont l'unique but est

„ de diminuer dans son sein le nombre des
 „ malheureux ?

„ Si , au contraire , vous prononciez en
 „ faveur du sieur N. , vous scelleriez , mes-
 „ sieurs , par le même arrêt , le triomphe
 „ de l'infidélité crapuleuse. N'est - ce donc
 „ pas assez que nos loix autorisent à poser
 „ ouvertement en principe , que l'adultère ,
 „ puni dans la femme avec la dernière sévé-
 „ rité , ne donne pas même ouverture à la
 „ moindre plainte contre le mari ? Ah ! que
 „ celui-ci jouisse de cette préférence singu-
 „ lière , qu'il ait le droit de porter impuné-
 „ ment hors de sa maison des hommages qui
 „ sont un crime pour l'objet qui le reçoit ;
 „ mais qu'il lui soit au moins défendu d'em-
 „ poisonner son retour. Qu'il lui soit per-
 „ mis d'affliger la femme par des privations,
 „ mais non pas de l'assassiner par des jouis-
 „ sances.

„ Soyez-en bien convaincus , messieurs ,
 „ la paix commune ne fera point altérée par
 „ la liberté dont vous assurerez la possession
 „ à celle que je défends : la dignité du ma-
 „ riage n'en sera pas blessée : son indissolu-
 „ bilité n'en est pas moins à l'abri de toute
 „ atteinte. L'infortunée n'en traînera pas
 „ moins , le reste de ses jours , les liens
 „ affreux sous lesquels elle succombe ; elle
 „ renonce , en cas même de veuvage , à cher-

» cher dans les bras d'un autre une indem-
 » nité aux maux qu'une alliance indiscrete
 » lui a causés ; mais pourriez vous la forcer
 » à retourner dans ceux de son époux ? Eh !
 » qu'irait-elle y faire ?

» Il l'invite à s'y rejeter : il offre de la
 » traiter en bon mari. Mais le peut-il ? La
 » seule idée de sa tendresse fait frémir. Où
 » est la caution que ce venin rebelle , qui
 » le rend si redoutable , est dissipé ? Il pro-
 » teste de son amour ! Ah , s'il veut nous
 » rappeler auprès de lui , qu'il parle plutôt
 » de sa haine ! »

Les aveux du mari, qui avaient précédé & motivé le premier jugement, joints aux preuves de l'enquête, ces aveux confirmés par l'exécution pleine & entiere qu'il avait donnée à la sentence & par un silence de quatorze ans, formaient contre lui une fin de non-recevoir qui détermina les juges, & par l'arrêt rendu sur les conclusions de M. de Vergès, avocat-général, du 16 décembre 1771, il fut déclaré non-recevable dans son appel.

La dernière cause de ce volume est singulière, en ce qu'elle montre le génie & le danger de toutes les corporations. Il s'agit de savoir si l'art de faire des barometres est mécanique ou libéral ; si c'est une branche de physique qu'il soit permis à toutes personnes

de perfectionner, ou si c'est un privilège particulier accordé à la communauté des faïanciers & émailleurs. Les jurés de cette communauté avaient fait une saisie de barometres, thermometres, &c. chez les sieurs *Cappy*, *Bourbon* & autres étrangers qui sont venus s'établir en France. Les faïanciers n'avaient d'autres titres que leurs statuts. Le défenseur de leurs adversaires, M. Linguet assure que les statuts des faïanciers ne parlent ni de barometres, ni d'autres instrumens de physique, par la raison toute simple qu'ils n'existaient pas en 1566, année où ces statuts ont été dressés. "Encore, ajoute M. Linguet, si c'était à leur communauté que le public fût redevable, on ne dit pas de l'invention primitive, mais du moins de quelques-uns des accroissemens qu'elle a reçus depuis; ou, si l'on veut encore, de quelques secours donnés aux mains qui s'appliquaient à ces travaux précieux, leur prétention, sans être plus juste, semblerait devenir plus excusable. Or, c'est ce qui n'est pas; jamais on n'a vu figurer le nom d'un faïancier dans la liste des génies respectables, ou des artistes industriels qui ont contribué à la perfection de ces instrumens.

On voit, dès le commencement, Descartes réveillé par le bruit des expériences de Toricelli, & curieux d'y ajouter, se plaindre de

l'impuissance où le réduisait à cet égard la mal-adresse des marchands verriers. On voit d'autres savans avoir le même desir & les mêmes regrets. Si l'on examine les différentes especes de barometres, on trouve à côté de chacun d'eux des noms illustres, mais pas un faïancier. Toricelli laisse sa découverte imparfaite, comme c'est le sort de tous les inventeurs : il n' imagine pas d'attacher la boule au tube. Huyghens, Descartes, de la Hire, le fameux bourgue-mestre de Magdebourg, doublent les tuyaux, pour rendre l'élevation ou l'abaissement de la liqueur plus remarquable : Bernouilly les incline, dans l'espérance d'en obtenir le même résultat : Morlandin les assemble en angle droit. Passément, Hook, l'abbé Nollet, Fortin, imaginent d'autres directions plus ou moins favorables, & leurs essais en ce genre sont suivis, complétés par les mêmes fabricateurs que les faïanciers persécutent aujourd'hui. Les sieurs Bourbon, Cappy, &c ont eu l'honneur d'être associés aux premiers physiciens de l'Europe, & de satisfaire dans tous les tems les maîtres de l'art, qu'une longue habitude de bien faire avait certainement rendus difficiles.

Aucun faïancier a-t-il jamais eu cet avantage? De quel droit voudraient-ils donc se rendre ici seuls & uniques possesseurs d'une

découverte, à la première idée & au développement de laquelle ils n'ont en rien contribué? Ceux à qui cet honorable héritage a été transmis, & qui l'ont acheté par leurs études, n'y ont-ils pas plus de droit que des vitriers, qui n'ont d'autres titres pour y prétendre, que des patentes qui les en excluent? L'exercice de cet art ne doit-il pas être libre comme le génie qui l'a créé? Si les inventeurs n'ont pas pu être esclaves des statuts des faïanciers, pourquoi leurs vrais successeurs le seraient-ils?

Si l'on prétend leur imposer cette sujétion, parce qu'ils mettent le mercure dans des tuyaux de verre, il faudroit donc aussi défendre aux cabaretiers de débiter du vin dans des bouteilles, & réserver exclusivement aux maîtres faïanciers le commerce des liqueurs ainsi subdivisées; il faudroit défendre aux confiseurs d'envoyer leurs gelées & leurs fyrops dans des pots de faïance, ou dans des phioles de verre; il faudroit saisir les apothicaires qui livrent la bouteille où sont renfermés leurs remèdes, avec la médecine ou l'apozème qu'elle contient; tout deviendroit matière à contravention.

La saisie faite par les faïanciers fut déclarée nulle; on ordonna la restitution des effets saisis, & on défendit aux faïanciers de troubler les fabricateurs de baromètres dans leur art.

 TROISIEME PARTIE.

 PIECES FUGITIVES.

I. *Premiere lettre sur la comete A. M. B.
P. D. B. L. A. N. (*)*

L'IGNORANCE, & sa fille la superstition, sont de tous les siecles; & je doute, monsieur, que l'on puisse en excepter le nôtre, qui se vante de ses lumieres & qui se montre si fier de sa superbe philosophie. Nous osons nous moquer de nos ancêtres, & nos descendants riront de nous. Nous savons apprécier les friponneries des charlatans, & nous prônons dans plus d'un ouvrage périodique, un paysan guérissant de toutes sortes de maux par son simple attouchement. Nous

(*) La personne à qui cette lettre est adressée, est intimement liée avec les éditeurs de ce journal. Elle a cru que l'auteur ne serait pas offensé si cette piece devenait publique.

E

feçons tous les jours des progrès dans la science de la nature, & nous entendons des personnes sensées soutenir qu'un enfant voit l'eau dans le centre de la terre; nous feçons des livres pour expliquer ce prétendu phénomène; nous attendons avec impatience le succès des travaux d'un ecclésiastique, qui a fabriqué un char volant & qui cherche de bonne foi des acheteurs, qui paieront sa machine 100 mille écus. Nous avons fait des milliers de volumes sur les comètes; nous sommes revenus, depuis long-tems, des terreurs que ces corps célestes inspiraient aux anciens peuples; nous rions des pronostics ridicules qu'ils tiraient de leur apparition; nous avons calculé leurs révolutions, qui se sont trouvées périodiques & régulières; nous avons annoncé leur retour; on ne croit plus qu'elles paraissent dans le ciel pour annoncer des malheurs à la terre; les monarques tremblans sur leur trône, ne s'imaginent plus qu'elles viennent prédire leur mort; & les pacificateurs de la Pologne ne feront point interrompus dans leurs opérations par un pareil préjugé; Frederic accomplira ses desseins, sans être détourné par une telle chimère. Cependant la capitale d'un grand royaume, qui se vante d'être le centre des lumières & du goût, est émue par le re-

tour annoncé d'une comete : il ne s'agit pas de moins que de la destruction totale de notre globe. Cette idée effrayante , grossie par la peur , se répand dans les provinces, elle passe dans les pays voisins , elle vient nous troubler jusques dans nos montagnes Helvétiques , & l'on est obligé de la réfuter sérieusement. Voici le fait :

M. *de la Lande* , académicien distingué , qui a fait une étude particulier de l'astronomie , avait écrit un mémoire détaillé sur les cometes , qui devait être lu dans la séance publique de l'académie royale des sciences du 21 avril dernier. Le défaut de tems fit supprimer cette lecture. L'auteur communiqua à ses amis quelques - unes de ses recherches , qui furent répétées par des ignorans & commentées de cent façons différentes. On défigura ce que l'académicien avait dit sur la théorie des cometes , on abusa de quelques conjectures sans preuves , comme il y en a encore beaucoup en physique & en astronomie ; on ne songea plus au calcul de leurs révolutions ; on s'attacha à développer la possibilité des changemens qu'elles pouvaient occasionner dans d'autres globes , ou de ceux qu'elles pouvaient subir elles-mêmes en s'en approchant. Ces propos , en passant de bouche en bouche , ont excité les craintes

les plus ridicules, on en est venu au point de fixer le jour où notre monde devait être submergé. Des gens oisifs, qui s'amusaient des terreurs d'un peuple ignorant, ont rappelé toutes les anciennes rêveries publiées sur le même sujet. *Whiston*, grand astronome, mais grand fesseur de systèmes sans vraisemblance, *Whiston*, dis-je, voulant expliquer la Genèse par la physique, imagina que la terre avait été formée des débris d'une comète calcinée, dont le noyau conserve encore la chaleur que le soleil lui a communiquée. Suivant lui, cette chaleur se soutint dans toute sa force jusqu'au tems du déluge, & c'est pour cela que la population & la végétation étaient alors mille fois plus actives; que les hommes & les animaux vivaient dix fois plus long-tems qu'aujourd'hui. Cette chaleur, en augmentant la force des corps, porta malheureusement à la tête des hommes & des animaux, augmenta les passions, rendit coupables les habitans du premier monde: tout, à l'exception des poissons, devint criminel & mérita la mort. Alors la queue d'une comète, vapeur subtile, composée de particules d'eau & d'air, enveloppa la terre: & deux heures de séjour de notre globe dans cette queue de comète, suffirent pour faire tomber autant d'eau qu'il

y en a dans la mer. Cet astre si funeste aux habitans du premier monde, était le même, suivant *Whiston*, qui reparut en 1680. *Newton* a écrit qu'elle s'approcha assez près du soleil, pour éprouver une chaleur deux mille fois plus grande que celle d'un fer rouge. Sa venue annoncée à l'avance, produisit de grandes terreurs, qui donnerent lieu aux réflexions ingénieuses de *Bayle*. Dès-lors *M. de Maupertuis*, partant du calcul très-hypothétique du géometre Anglois, comme d'un principe certain, a dit quelque part, que, si cette comete approchait à son tour de la terre, elle la réduirait en cendres, ou la vitrifierait. Plus récemment encore *M. de Buffon* a avancé dans sa Théorie de la terre, que l'état actuel de notre système solaire peut être l'effet du mouvement de quelque comete. Tout cela sont des conjectures, qu'un peu de réflexion apprécierait sans peine, si l'ignorance & la peur savaient raisonner. *M. de la Lande*, étonné de l'effet d'un mémoire qu'il n'avait point publié, a été obligé de faire imprimer une petite brochure, sous le titre de *réflexions sur les cometes qui peuvent approcher de la terre*. Il y donne une idée nette de la théorie de ces corps; il distingue ce qui est appuyé de l'expérience, de ce qui n'est que simple conjecture. Les cometes que l'on

a assez bien observées pour en calculer les révolutions, sont au nombre de soixante, parmi lesquelles *M. de la Lande* en trouve huit dont il croit que les nœuds tombent à peu près sur la circonférence de l'orbite terrestre. Celles de 1763 & de 1764 n'en étaient guère qu'à un degré. Il a peut-être raison de demander à quoi il tenait qu'une des deux ne passât cette orbite ; mais cette question prouve que l'on ne connaît point les véritables règles de leurs mouvemens. On a pu lui répondre par ce passage sublime du livre de Job. Le cours de ces astres est réglé par la même puissance qui dit aux flots de la mer : *tu viendras jusques là, & tu n'iras pas plus avant.* Après cette solution, qui est un aveu de notre ignorance, tenons nous-en aux réponses que fait l'auteur. Il faut tant de circonstances réunies pour qu'une comète soit à portée d'opérer tout le mal qu'on a cru pouvoir en redouter, que c'est une contingence fort éloignée, qui ne peut entrer dans l'ordre moral des espérances & des craintes de l'homme. En effet, la terre qui parcourt 600 mille lieues par jour dans son orbite, ne peut être au-delà d'une heure à la distance où la comète peut être dangereuse ; le péril ferait de courte durée & dès-là diminue beaucoup ; & les circonstances néces-

faïres qui peuvent concourir à ces événemens, sont si difficiles à se combiner & à se réunir, qu'il faut les reléguer dans la classe la plus éloignée des probabilités, dans celle où elles se réduisent à rien. Il est impossible d'en déterminer le tems ; & si cette cause doit opérer la destruction de notre globe, il faut l'envisager comme absolument inconnue à l'homme, & se souvenir que le Créateur de l'univers a réservé à lui seul la connaissance de cette dernière & grande catastrophe. Il est des sujets de crainte plus prochains, plus redoutables, qui ne nous font pas la moindre sensation. Environnés de mourans, nous ne redoutons point la mort. Nous portons dans notre sein le germe destructif de notre fragile existence, & nous nous berçons de projets qui supposent une longue vie. Un grain de sable, une goutte d'eau, un mouvement plus lent ou plus rapide du sang, peut nous faire périr ; & nous vivons avec la sécurité d'un être immortel ! Voilà des dangers biens réels que nous semblons ignorer, bien qu'ils soient sous nos yeux ; & notre imagination exaltée, en forge d'autres qui n'existent pas & qui nous mettent hors de nous-mêmes. Quel mélange de sécurité & de crainte pusillanime ! Heureux le mortel privilégié, dont la raison éclairée est

au-dessus de ces vaines agitations, dont le cœur est ennobli par une ferme confiance dans l'Être immuable, puissant & bon, de qui il a reçu l'existence; & qui bannissant toute terreur chimérique, travaille à cultiver son esprit & à épurer son cœur, par la recherche de la vérité & la pratique des vertus!

II. *Seconde lettre sur la comete (1).*

JE suis, mon cher Spectateur, dans l'état le plus déplorable. Cette comete, qu'en pensez-vous? viendra-t-elle, ne viendra-t-elle point? Serai-je noyée ou brûlée? Un astronome que j'ai envoyé consulter, m'assure que le péril est très-urgent, à moins que quelque planète ne détourne par son attraction, l'astre fatal, de son chemin; ce qui est très-probable. Mon mari, qui n'est point

(1) On verra de reste que ces lettres ne sont pas dans nos mœurs: nous observons expressément qu'elles ont été écrites au Spectateur Français, & que c'est d'après lui que nous les publions. On ne trouvera point parmi nous de copie qui approche des pareils originaux. Notre but est d'amuser nos lecteurs, & non de faire sortir leurs ridicules.

astronome, me conseille en tout événement, de prendre le parti de la retraite. Quitter le monde ! Mon cher Spectateur, en vérité je n'en ai point la force : & encore pourquoi ? Sur un peut-être ! Je suis jeune, jolie, femme de qualité, mariée depuis un an ; je plane dans un tourbillon plus grand, plus brillant que celui de la comete, j'en fais les délices ; j'aime les plaisirs, j'en suis folle, ils me suivent par-tout, & mon mari voudroit que je quittasse tout cela ! Ce n'est pas qu'il ne m'ait donné de fort bonnes raisons. J'ai toujours eu l'ame un peu timorée ; il le fait, il m'a prise par mon foible, il m'a donné des scrupules, & je ne vous dissimulerai point que la crainte m'inspire je ne fais quels remords. Brûlée ou noyée ! Mais savez-vous que l'alternative est désolante ? D'un autre côté, si je prends le parti de la retraite, de la dévotion, que fais-je ? la peur fait faire tant de choses ! & que la comete fasse faux-bond aux astronomes, on me tympanisera ; & quand je pourrais revenir sur mes pas, le ridicule que je me ferai donné une fois, ne s'effacera jamais. Tout cela est bien embarrassant. J'ai imaginé un moyen de concilier tous ces tracas ; je ne fais si vous l'approuverez. C'est d'être prude, dévote même, *incognito*, & de continuer en public le rôle

de femme aimable. Il n'y a point d'hypocrisie à cela. Par ce moyen , de quelque manière que les choses tournent , j'attraperai la comete , & je ne m'exposerai point au ridicule. Mais , quelle fureur ont eu ces astronomes , de nous faire appercevoir d'un malheur que nous ne soupçonnions pas , & qui , dit-on , menace le monde depuis le déluge ? S'ils sont bien certains que le mal est inévitable , que gagnent-ils à nous faire souffrir mille morts pour une ? Ont-ils prétendu se faire une réputation ? Mais n'ont-ils pas vu que la comete les balayera de dessus la terre , eux & leurs admirateurs ? Est-ce qu'il peut y avoir de postérité pour les gens qui annoncent la fin du monde ? S'il n'y a rien d'assuré , si l'événement n'arrive pas tel qu'ils l'ont prédit & comme ils l'ont prédit , voyez la belle équipée qu'ils auront faite ! Ils se verront forcés de desirer que le monde finisse , pour n'en être point honnis. Monsieur le Spectateur , je suis très-fachée qu'on m'ait brouillé la tête de toutes ces prophéties là : je dormais tranquillement dans mon vaisseau sur la foi du pilote , & ils viennent m'éveiller en sursaut , pour me dire que je vais faire un naufrage inévitable. Si rien ne peut me sauver , si toute précaution est inutile , qu'ai-je à faire , moi , qu'on m'avertisse ? J'au-

rais passé, sans m'en douter, du sommeil de la vie au sommeil de la mort, & les barbares me forcent de mettre entre ces deux instans, un long intervalle de crainte, de douleur, d'incertitude, ... Mais encore quelle fureur ! Ne peuvent-ils donc être sçavans qu'aux dépens de ma tranquillité ? Quoi qu'il en soit, me voilà décidée. Si la comete arrive, elle ne me prendra point au dépourvu. Si elle ne vient pas, ah ! que je vais rire aux dépens de messieurs de l'observatoire ! Adieu, mon cher Spectateur ; je suis un [peu plus tranquille depuis que j'ai commencé ma lettre. Deux de mes femmes, qui depuis trois nuits veillent alternativement dans mon belveder, n'ont encore rien apperçu de bien extraordinaire dans le ciel : elles ont observé seulement que la rosée des deux premières nuits a été fort abondante, & que ce matin l'horizon étoit chargé de vapeurs : marquez-moi si vous croyez que cette surabondance de rosée & ces vapeurs aient quelque chose de commun avec la comete.

III. *Troisième lettre sur la comete.*

Monfieur le Spectateur,

DES personnes dignes de foi, qui vou-

laient savoir ce que vous pensiez de l'action prochaine de la comète sur l'orbite de la terre, & qui vous ont consulté, m'ont rapporté que vous regardiez ce phénomène comme l'événement le plus incertain, le plus éloigné, enfin comme le moins digne d'attention, qui soit dans l'ordre des possibilités morales. Vous en penserez tout ce que vous voudrez ; moi, j'ai de très-fortes raisons pour croire le danger plus prochain qu'on ne l'imagine. Je ne fixe pas précisément le tems ; mais à vue de pays, je ne crois pas que ce monde puisse encore durer plus de six ans ; & je crains que bientôt nous n'éprouvions les avant-coureurs d'un désastre général : le monde, du moins moral, a tous les symptômes de la caducité ; raisonnemens sans fin, radotage éternel, tristesse sombre, inquiétude accablante, sommeil léthargique, faiblesse, pusillanimité ; que fais-je ! tout semble aller au-devant de la comète.

Je fais fort bon gré aux intentions du célèbre astronome, auteur de la découverte qui fait le sujet de l'alarme publique : il a voulu diminuer nos craintes par les savantes réflexions qu'il a publiées ; mais je n'en suis point la dupe ; en vain s'efforce-t-il de pallier la vérité, elle perce malgré lui ; je vais entrer dans le détail.

„ Le choc de ces deux corps, dit-il en
 „ parlant de la comete & de la terre, sup-
 „ pose une coïncidence si précise des deux
 „ orbites, qu'on ne peut la regarder que
 „ comme infiniment rare & difficile „. Vous
 voyez qu'il fait tout ce qu'il peut, pour nous
 rassurer sur les effets de ce choc épouvan-
 table : il a beau faire ; un Dieu plus fort que
 lui , le force à nous révéler “ qu'il est un
 „ événement qui rentre bien davantage dans
 „ l'ordre des possibilités ; c'est de voir une
 „ de ces cometes approcher seulement à la
 „ distance de quelque diametre de la terre,
 „ comme de douze à treize mille lieues. „
 Je vous demande , M. le Spectateur , s'il n'y
 a pas de quoi être effrayé de cette proximité.
 “ A cette distance , continue-t il , la comete
 „ produiroit une marée de deux mille toi-
 „ ses d'élévation au-dessus du niveau naturel
 „ des eaux , & dans l'espace de quelques
 „ heures , toute la circonférence de la terre
 „ seroit-elle peut-être enveloppée dans cette
 „ submersion. Cet événement seroit précédé
 „ par des tempêtes & des ouragans dont
 „ nous n'avons point d'idée „. C'est avec
 raison que ce savant a de la peine à croire
 que les plus grands vaisseaux pussent y ré-
 sister.

Ce tableau est effrayant , sans doute. Une

chose pourtant me rassure. Si à treize mille lieues, la comete doit produire de si terribles effets, à seize mille elle en fera déjà ressentir d'assez considérables pour causer de grands dérangemens sur notre globe; voilà ce qui m'a déterminé à environ six ans, l'époque fatale de la destruction du monde. Nous ferons donc avertis d'avance, & c'est une grande ressource. Il n'est pas impossible d'échapper aux maux qu'on peut prévoir. La terre, enveloppée dans la queue d'une comete, s'est déjà sauvée une fois du naufrage, pourquoi ne s'en sauverait-elle pas encore? Quoique l'espece humaine paraisse être dans la décrépitude, elle peut être régénérée, & plus promptement même que la première fois, sur-tout si, comme je m'en flatte, je puis en garantir une partie de la submersion générale. C'est le but principal, & le grand objet de cette lettre.

Rien de plus certain que la rencontre de la comete & de l'orbite de la terre: c'est une vérité incontestable; mais le savant astronome que je suis pas-à-pas, après avoir décrit les suites funestes de ce concours, prouve évidemment que le danger sera bientôt passé. "parce que la terre parcourant dans son orbite six cent mille lieues en un jour, ne peut être que pendant un heute de

„ tems à la distance de treize mille lieues,
„ & que l'inertie des eaux est trop grande
„ pour qu'en une heure de tems, elles puf-
„ sent être portées à une si grande éléva-
„ tion. „

C'est ce peu de tems que doit durer le danger, qui m'a élevé l'ame, & fait concevoir l'espérance de sauver le genre humain. Je me suis attaché à perfectionner l'art de nager & de plonger. A force de recherches, je suis parvenu à passer six heures sous l'eau sans perdre haleine : je me suis convaincu que, si l'homme ne vit point dans cet élément, c'est faute d'habitude ; & les hommes-poissons de Maillet, & de quelques voyageurs non moins dignes de foi, me paraissent des faits aussi simples que les phénomènes les plus ordinaires de la nature. Ces voyageurs ont vu des sauvages nager des demi-journées entières entre deux eaux : ainsi point de doute que par la natation, je ne vienne à bout de sauver au moins les deux tiers de mes compatriotes de la submersion générale. Il y a bien des gens, me direz-vous, qui par la disposition de leurs organes ne peuvent ni nager ni plonger : faudra-t-il les laisser périr pour cela ? Non, sans doute : j'ai des secours tout prêts. Savez-vous qu'avec le scaphandre de M. l'abbé

de la Chapelle (1), je défiérois toutes les comètes & leurs ouragans ? Ce moyen , que je regarde pourtant comme le meilleur , n'est pas le seul , comme vous allez voir. Pourvu que les astronomes me garantissent que la terre n'a d'autre fléau à craindre que la submersion ; je leur promets sur ma tête de les sauver tous , & de les mettre à portée de faire , comme on dit , la *barbe* à la comète ; mais il faut , M. le Spectateur , que vous veuillez bien vous prêter à mes vues : je ne vous demande que d'insérer dans vos feuilles , les avis suivans.

Une compagnie composée de fort honnêtes gens , animée du seul intérêt de l'humanité ,

(1) Le scaphandre est un corselet de liege recouvert d'une toile ou taffetas , imaginé & perfectionné par M. l'abbé de la Chapelle , un des plus savans mathématiciens de notre siècle. « Avec
 » cet habit ou corselet , l'homme est comme un
 » bateau qui furnage tout droit sur la surface des
 » eaux , même les plus profondes , dans lesquelles il plonge jusques vers le creux de l'estomac. Par son moyen on nage , sans avoir
 » jamais appris , dans les eaux les plus agitées ,
 » tout habillé ; on se dirige en tout sens ; on y exécute à la nage toutes sortes de manœuvres ,
 » comme de boire , manger , lire , écrire , &c.

&

& du desir de sauver le monde prêt à périr, se propose d'ouvrir des écoles publiques de natation, à commencer du premier août prochain. On y démontrera les principes de cet art. La pratique marchera toujours de front avec la théorie. On y accoutumera peu-à-peu les jeunes gens à nager, à plonger & à rester sous l'eau. Ils y feront toujours accompagnés par un des professeurs: on se flatte de rendre amphibies ceux qui voudront porter la perfection jusqu'à ce degré: mais l'instruction ordinaire sera censée complete, lorsqu'on aura acquis la facilité de passer au moins quatre heures sous le liquide élément. On ne prendra que trois louis par personne. On prévient seulement qu'on ne rendra point l'argent, & qu'on sera obligé de commencer un nouveau cours, si dans trois mois l'élève n'est pas parvenu au point désiré. On ne le rendra pas non plus, si l'élève succombé aux épreuves, ce qui n'arrivera que très-rarement.

Les personnes de qualité & les gens assez riches pour ne pas regarder à la dépense, qui voudront plonger plus sûrement & plus commodément, trouveront dans les magasins de la compagnie, plusieurs machines relatives à cet art, & entr'autres la cloche de

plongeur, perfectionnée par M. Halley (1), & le vaisseau de Drebell (2). On construira plusieurs de ces vaisseaux, sur différens modèles, à la volonté des particuliers qui désireront s'en pouvoir, pourvu toutefois qu'ils paient d'avance la moitié du prix. On y ménagera, en faveur des dames, toutes les commodités possibles, boudoirs, cabinets

(1) Tout le monde connaît la cloche de plongeur. Elle avait plusieurs inconvéniens : le plus grand était le défaut d'air. M. Halley y a remédié au moyen de deux barrils garnis de plomb, qu'il fait descendre vuides dans l'eau. A mesure que l'eau entre par un trou fait au-dessous du barril, elle pousse l'air qui sort par un trou supérieur, & est dirigé dans la cloche par un tuyau de cuir.

(2) Corneille Drebellius ou Drebell, Hollandais, à qui l'on attribue l'invention du télescope, du microscope, du thermomètre, inventa pour le roi Jacques, un vaisseau à rames propre à aller sous l'eau; il portait une vingtaine de personnes & douze rameurs. L'expérience en fut faite en présence du roi, sur la Tamise. Il rafraichissait l'air échauffé par l'haleine des passagers & des rameurs, au moyen d'une liqueur de son invention, qu'on portait sur le vaisseau. Dans le besoin on ouvrait le vase qui contenait la liqueur spiritueuse, & l'air reprenait ses esprits & son élasticité.

de toilette , &c. Mais comme ces machines très-coûteuses ne font point à la portée de tout le monde, & qu'on a jugé que le scaphandre , ou corselet de liege , ferait d'un usage plus général, la compagnie sollicité & espère d'obtenir dans peu , le privilege exclusif d'une manufacture de scaphandres , pour se mettre à couvert de toute tracasserie , surtout de la part de l'inventeur , qui doit être le premier exclus , comme de raison , & suivant l'usage ordinaire, qui prohibe, sous peine de punition , à tout auteur d'un livre, d'une découverte ou d'une invention utile, d'en retirer aucun avantage pécuniaire , n'étant pas juste que, parce qu'un homme a du génie, il recueille en même tems de son travail, la gloire & le profit ; & attendu l'incompatibilité qu'il y a depuis long-tems entre *honneur & chevance*, la compagnie abandonne à M. l'abbé de la Chapelle, tout l'honneur qu'il pourra tirer de sa découverte, & ne se réserve que le produit de la vente des machines, sauf néanmoins aux intéressés, de lui payer & rembourser, une fois pour toutes, ses avances pour deux modeles bien éprouvés, dont la compagnie s'engage de se fournir à lui, & non à d'autres ; le tout pour lui donner un témoignage de l'estime qu'elle fait de son savoir & de ses talens. Au moyen

de ce privilege , la compagnie pourra livrer chaque scaphandre au prix de 150 livres, prix modique eu égard à l'utilité de cette machine, qui offre , dans le cas d'un déluge universel , des avantages qu'on ne trouve dans aucune des autres inventions. Elle dispense d'apprendre à nager , elle met à couvert de tout accident , soutient le nageur sur l'eau ; par son moyen il se trouve lesté de son propre poids , lui fait braver les tempêtes , & se porter par-tout où il veut. La compagnie a ajouté à cet habillement un casque formé de deux calottes unies par leur convexité extérieure, dont l'une emboîtera à la tête du nageur , & l'autre lui tiendra lieu de nécessaire. Il pourra la remplir de provisions pour sa subsistance ; & si le nageur veut faire des observations astronomiques , météorologiques ou physiques sur l'état du ciel , sur les vents , sur le mouvement des eaux , sur la pression exercée par la comete , sur les vapeurs aqueuses & aériennes de sa queue, il pourra porter dans la concavité de la calotte supérieure , de l'encre , du papier & tout ce qu'il faudra pour écrire ses observations , à mesure qu'il les fera. Que de mémoires intéressans n'aurions-nous pas , si , lors du déluge, on eût eu les facilités qu'offre le scaphandre ! La compagnie s'occupe en

faveur des favans , de réunir l'invention de Drebell & celle de M. l'abbé de la Chapelle , de maniere qu'on puisse s'embarquer dans le vaisseau qui nagera entre deux eaux , en sortir de tems en tems , être porté dans un instant métaphysique à la surface de l'eau par la légéreté singuliere du scaphandre , observer tout à son aise , & revenir à volonté dans le vaisseau pour rédiger ses observations.

Voilà , M. le Spectateur , ce qu'il est très-urgent que vous annonciez pour l'intérêt du genre humain , à la conservation duquel vous concurrez , avec l'honnête compagnie dont j'ai l'honneur d'être un des principaux intéressés. A Dieu ne plaise que j'aie intention d'effrayer personne ! Mais je crois ce funeste accident plus prochain qu'on ne pense ; il serait bon d'avertir qu'on ne saurait trop se hâter de se faire inscrire au bureau de la compagnie , où vingt commis sont préposés pour recevoir les noms des particuliers qui désireront de faire faire quelque une des machines annoncées , ou d'avoir les premiers scaphandres. Ces commis délivreront des quittances en bonne & due forme de la moitié du prix , qu'on sera obligé de payer d'avance. J'ai l'honneur d'être , monsieur le Spectateur ,

Votre , &c.

F iij.

IV. Quatrieme lettre sur la comete.

Monfieur le Spectateur ,

EST-IL bien vrai que nous touchions à la fin des fiecles ? Gloire , honneur , célébrité , quoi , tout est fini pour le génie ? Tandis que je m'endormais dans l'idée flatteufe qu'à la faveur de mon poëme , mon nom passerait à la poftérité la plus reculée , que je bravais la mort , & même que je la defirais ; convaincu qu'un grand homme ne commence de vivre qu'au moment où il cefte d'exifter , un afre impitoyable préparait la ruine de l'univers & la mienne ! Pendant des milliers d'années Homere a joui de la gloire la plus éclatante , & moi je tombe dans l'oubli avant d'être connu ! La corruption des mœurs , la perversité générale des hommes , la décadence du goût & des arts , le dépérissement du génie , fur-tout le mauvais accueil que le public a fait à mon dernier ouvrage , & plusieurs autres caufes morales , m'annonçaient depuis long-tems les effets les plus finiftres ; mais l'ordre qui regne encore dans le phyfique ne me laiffait rien entrevoir qui m'annonçât la destruction du

monde. Je le croyais dans son enfance. La durée des êtres inanimés paraît proportionnée à leur masse & à leur solidité : le chêne survit au peuplier , le cedre survit au chêne ; les altérations que les montagnes souffrent depuis la création du monde , ne sont pas comparables à l'affaïssement qu'éprouvent les collines dans moins de deux siècles ; & vous voulez que , tandis que des monumens élevés par la main des hommes , subsistent encore après quatre mille ans , la terre , ouvrage de l'Eternel , n'en puisse pas durer six mille ? Avant qu'une aussi grande machine se détruise , il faut qu'elle s'ébranle , qu'elle éprouve des secousses violentes , que ses parties se défunissent ? Si cette destruction doit arriver par le concours fortuit d'une comete , elle doit faire ressentir ses effets à une distance immense ; & cependant les astronomes m'assurent que ces astres dont ils portent le nombre à trois cents , errent depuis la création dans l'immensité des cieux , s'approchant & s'éloignant tour - à - tour du soleil ; comment se peut-il que ces corps irréguliers dans leur marche , n'aient jamais rencontré d'autres astres , ou ne s'en soient jamais approchés d'assez près pour les déranger ? Si l'état du ciel est le même qu'au tems des premiers observateurs , pourquoi y au-

rait il plus à craindre aujourd'hui pour la terre, que dans ces tems reculés ? Pourquoi les comètes ne s'offrent-elles pas toujours à nos yeux ? Est-ce à cause de leur éloignement ? Mais lorsqu'elles se rapprochent assez près pour que nous puissions les observer, d'où vient que leur proximité ne cause sur notre atmosphère aucun effet sensible ? Si le Dieu qui inspire les poètes ne les trompe point sur l'avenir, j'ai lieu de penser que le monde est encore loin de son heure dernière. Quelque corrompus que soient les hommes, ils peuvent être ramenés au bien par la philosophie unie aux beaux-arts. Le physique & le moral influent réciproquement l'un sur l'autre. Qui fait si mon poème, fait pour contribuer à l'entier rétablissement des mœurs ; par les peintures aimables de la vertu & par des satyres véhémentes contre les vices, n'est pas destiné à rendre les hommes meilleurs, à ramener l'âge d'or, à fléchir l'Être suprême, & à sauver l'univers du naufrage dont on le menace ? Il est donc du plus grand intérêt pour le genre humain, qu'il paraisse incessamment ; c'est ce que je vous prie de faire entendre à mon libraire, qui n'entend rien, & que je sollicite en vain depuis un an d'acheter mon manuscrit. Je vous prie de lui écrire ; jamais moment ne

fut plus favorable pour le décider ; l'effroi qu'il a de la comete , le fera consentir à tout. Il est singulier qu'il faille prier & solliciter ces messieurs , pour les engager à faire leur fortune : répondez-lui du succès de mon ouvrage ; je vous le garantis physique. J'espère beaucoup de votre négociation ; quel qu'en soit l'événement , il ne saurait rien ajouter aux sentimens d'estime & d'admiration , avec lesquels j'ai l'honneur d'être ,
 Monsieur le Spectateur ,

Votre très-humble & très-
 obéissant serviteur ,
 DES VOLCANS.

V. *Discours prononcé dans la séance publique de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin, le jeudi 3 juin 1773. Par M. FORMEY, secrétaire perpétuel de l'académie.*

“ DANS ce jour de vœux , je souhaite , messieurs , que le Roi , protecteur de cette académie , en soit le modele par son activité , par cette force d'esprit qui autrefois n'a pas

attendu en lui le nombre des années, & qui aujourd'hui promet de le braver par cette application si soutenue & si heureuse à mettre le royaume Prussien autant au-dessus des autres monarchies Européennes, que le monarque lui-même (soit dit sans faire aucune comparaison odieuse) se distingue parmi ses égaux & ses contemporains. Je dis que voilà le modèle que nous devons nous proposer, pour faire que cette académie s'illustre au lieu de décliner, qu'elle s'approprie de beaux & vastes domaines dans l'empire des sciences & des lettres, & qu'à tous égards on puisse l'appeler l'académie de Frédéric. „

„ Quoique je connaisse trop mon insuffisance pour me croire propre à contribuer à cette illustration, je ne laisserai pas de faire une ouverture qui pourrait mener à une utilité considérable, sur-tout si l'exécution de l'ouvrage auquel je pense, tombait dans des mains plus habiles que les miennes. Il est vrai que ce ne sont pas des acquisitions que je vais conseiller; ce sont des pertes au moins apparentes: mais il est possible de gagner en perdant; la politique elle-même ne l'ignore pas. Un souverain pourrait conquérir des états qui lui seraient à charge, & dont l'entretien excéderait le rapport; à plus forte raison abandonnerait-il des contrées tout-à-fait incultes

& stériles, qui, en étendant les limites de son pays, ne serviraient qu'à le rendre plus difficile à garder. C'est le cas des connaissances humaines; on en admire l'étendue, & l'on ne voit pas qu'en rapprochant toutes celles qui ont une véritable réalité & une utilité constatée, on réduirait au plus petit volume ce qui est épars dans des milliers, & dont on a fait des suites d'*in-folio*; mais que ce petit volume vaudrait mieux que toutes les bibliothèques, que ce serait le code de la vérité, tandis qu'on ne trouve que des archives d'erreurs & de mensonges. Les dépôts de ces erreurs, dont on ne cesse d'augmenter le nombre, sont ces dictionnaires qui se multiplient à l'infini, dont les plus renommés rentrent après tout dans la classe des compilations, & qui jusqu'ici n'ont guère servi qu'à répéter avec de légères modifications, les mêmes assertions dénuées de preuves. On pense que ces dictionnaires instruisent de tout, & l'on se charge la mémoire d'idées ordinairement vagues, ou même dont la plupart ne répondent à aucun objet réel. Je voudrais qu'on fit un dictionnaire dans lequel on pût désapprendre, & auquel convînt l'épithète de *destructif*, ou le titre d'*Encyclopédie négative.* „

„ Qu'on prenne pour cet effet le dictionnaire déjà existant d'une langue quelconque,

le plus complet, & qui ferait censé en contenir tous les mots, celui, par exemple, de l'académie Française, & qu'on passe en revue tous les articles, en s'interrogeant soi-même & en s'assurant si l'explication placée a la suite du mot a un sens que l'on puisse saisir, & une vérité dont on puisse s'assurer. Tous les articles significatifs seraient conservés; mais à mesure qu'on en rencontrerait quelqu'un qui n'aurait aucun sens réel ou raisonnable, on imprimerait le mot & l'on mettrait à la suite *nul*, ou = 0, ou tel autre signe d'imprimerie qu'on destinerait à cet usage. Ainsi pourraient être profcrits & comme biffés d'un seul trait de plume, tous les articles d'astrologie judiciaire, d'art divinatoire & de toutes sortes de magie, de forcellerie, de possession, de chiromancie, de métoposcopie, d'alchymie même, de quiétisme & de piétisme, & de tant d'autres superstitions & charlataneries qui n'ont que trop long-tems abusé les hommes. „

„ Je mettrais dans une seconde classe, & je désignerais par un autre signe les termes qui n'ont qu'une réalité hypothétique, ces abstractions dont on a fait les premières notions des plus hautes sciences, & qui, étant une fois posées pour principes, permettent d'en déduire la plus longue suite.

de conséquences qui passent pour incontestables, & qu'on décore du titre de démonstrations. Cette certitude & les vérités qui s'y rapportent, ne peuvent pourtant être que de l'ordre & de la valeur des notions fondamentales de la science qui en fait usage. La géométrie commune, ou d'Euclide, passe pour le *non plus ultra* de l'évidence; mais c'est après avoir admis des points, des lignes, des surfaces, des figures parfaites, à quoi rien ne répond dans la nature, qui, comme l'a dit un grand homme, n'admet point de précision. La géométrie sublime, à ses infinis, qui sont à des distances bien plus grandes de la réalité. Les principes de la physique générale sont dans le même cas. On met des forces par-tout, on explique tout par des forces; & l'on n'en a pas la moindre idée. La fameuse attraction est le plus vain de tous les fantômes. Les métaphysiciens ne s'égarent pas moins dans la route qui leur est propre. Ils simplifient tout, & ne sauraient ensuite trouver le fil qui lie les propriétés des êtres simples avec les phénomènes des êtres composés. Les monades & l'harmonie préétablie semblent plutôt être des jeux d'esprit que des systèmes. Mais faut-il s'étonner qu'on ne connaisse pas les profondeurs de la nature, tandis que ses appa-

rences qui nous environnent, son écorce que nous manions sans cesse & que nous soumettons à toutes les épreuves que permettent nos cinq sens, demeurent parfaitement énigmatiques? Nous ne savons ce que c'est que le corps, la matière, le mouvement & la communication, l'action & la réaction, la génération & tant d'autres opérations qui se passent autour de nous, ou en nous-mêmes, sans que nous puissions jamais pénétrer dans le sanctuaire de la nature. Disons la vérité : nous sommes encore enfoncés jusqu'au col dans une terminologie que nous prenons bonnement pour de la science; & nous ne différons guère des scholastiques qu'on a tant bafoués, qu'en ce que notre jargon est moins verbeux; mais, tout bien pesé, il n'est guère plus intelligible.

“ Enfin, j'accordais aussi une place dans l'*Encyclopédie négative* à toutes les négations hasardées dans tous les tems, mais de nos jours en plus grand nombre & avec plus d'effort que jamais contre les vérités qu'on regarde comme souverainement respectables, & que nous envisageons aussi sous le même point de vue. Les attaques qu'on leur livre, ne leur porteront aucun préjudice, si on peut leur opposer de vraies réfutations, des démonstrations proprement dites de

l'existence de Dieu, des vérités de la religion tant naturelle que révélée, des fondemens de la morale, & de tout ce que cherchent à ébranler les diverses sortes d'écrivains que nous n'appellerons ni esprits forts, ni philosophes, mais que chacun demeurera le maître d'apprécier après avoir suffisamment examiné leur doctrine. Voilà le creuset d'où l'or ne peut sortir que plus épuré. Cet examen n'appartiendrait point au dictionnaire que je propose : il faudrait seulement indiquer la nullité qu'on prétend donner dans les différens systêmes, tels que le spinosisme, l'épicuréisme, le matérialisme, le hobbéianisme, le machiavellisme, &c. à des termes que les adversaires de ces doctrines regardent comme vrais & réels. On énoncerait avec précision la réjection de ses termes, ses causes, ses limites, en n'imputant rien qui ne se trouvât positivement dans la doctrine & dans les écrits de ceux à qui on l'attribuerait, & en s'abstenant soigneusement de toute qualification favorable ou défavorable.

“ L'avantage à mon avis très considérable de cette partie du dictionnaire, serait de fixer l'étendue des assertions dans chacune des doctrines ou hypotheses qui existent sur une même matiere ; car un des grands incon-

véniens des controverses, est de confondre sous une même dénomination vague, & avec cela la plus défavantageuse possible, des façons de penser très-différentes les unes des autres. C'est la source de tant d'imputations injurieuses, dont on charge continuellement des personnages célèbres qui s'écartent un peu du chemin battu : aussi-tôt on prétend qu'ils se jettent dans les dernières extrémités, & l'on va jusqu'à leur attribuer des contradictions formelles. Ceux qui voudront voir des exemples de ce que j'avance, n'ont qu'à lire où relire l'excellente défense que M. de Montesquieu opposa aux critiques de son *Esprit des loix*. La fameuse comédie des *philosophes* me paraît mériter ce reproche. On y fait faire cause commune à des hommes qui ont pensé très-différemment. Comme tout le monde n'a pas sous la main les ouvrages où se trouvent ces discussions, & que le tems ou la capacité d'y chercher les assertions essentielles manquent aussi à plusieurs, on m'avouera qu'un répertoire bien fait dans ce genre serait fort à désirer. „

„ Ainsi l'on pourrait dire : Dieu, notion abstraite, formée par une détermination arbitraire, qui réunit dans un seul être toutes les qualités ou perfections observées dans les êtres connus, en affirmant que cet être existe,

existe, & qu'il possède ces qualités dans un degré infini „. C'est l'affertion de l'*athéisme* en général, à laquelle on joindrait ce que le *Fatalisme*, l'*Epicurésisme*, le *Stratonisme*, renouvelé depuis sous le nom de *Spinosisme*, le *système de la nature*, &c. peuvent fournir qui leur soit propre & particulier.

“ Religion & toutes ses dépendances, adoration, culte, révélation, prophétie, miracle, tout cela tiendrait à la nature de Dieu, subsisterait avec elle, ou serait censé enveloppé dans sa ruine, comme les branches d'un arbre tombent lorsque le tronc est abattu.

“ *Ame*, notion à laquelle ne répond aucune idée, & qui prend sa source dans la supposition gratuite de deux substances là où il n'y en a qu'une.

“ *Liberté*, chimère semblable à celle de l'existence de l'ame & de la supposition du commerce de l'ame avec le corps, qu'on prétend fonder sur un sentiment intérieur que personne n'a jamais eu ni pu avoir.

“ *Vertu, vice, moralité, mérite, démerite, peine, récompense*, termes abusifs, ou de pure convention, qui descendent dans le même abîme où sont englouties l'ame & la liberté.

“ *Honnêteté*, ce qui est utile, pourvu

qu'il n'en résulte point de dommage plus considérable que l'utilité; *juste*, ce qu'on est le maître de faire sans en rendre compte à personne; *traités*, pièges réciproques que les puissances se tendent; *droit des gens*, la raison du plus fort : & ainsi du reste.

“ Je crois qu'un dictionnaire ainsi nommé, où l'on rapporterait fidèlement, sans pré-vention & sans partialité, ce qui est universellement reconnu pour vrai, ce qui est ou doit être universellement rejeté comme faux, & ce qui est contesté, avec l'état le plus lumineux des questions, seroit le chef-d'œuvre de la sagacité philosophique. Je le comparerais à l'opération d'un banquier qui, ayant pendant long-tems jetté dans sa caisse toutes sortes d'espèces comme il les a reçues, en ferait le triage pour distinguer le bon aloi, le billon où il entre de l'alliage, & les pièces entièrement fausses & de rebut.”

VI. *A M. Aufresne qui a joué à Geneve avec un applaudissement universel.*

PAR ton goût créateur, Melpomene renait :
Athene a des rivaux, la nature s'explique,
Le sublime est le vrai; l'art admire, & se tait :

La Grece t'aurait ceint du laurier olympique.
 De tes hardis talens le critique étonné,
 Près Corneille embelli te destine une place ;
 Il dédaigne à la fin l'appareil destiné
 D'histrions à maintien , qui pleurent avec grace.
 Qu'ils cherchent au miroir la force de ton sens ,
 L'éclair de tes regards , ta justesse nourrie ,
 Ta chaleur sans apprêt , tes silences parlans :
 Ta gloire est à toi seul , ainsi que ton génie.
 La douleur seule aura ton éloquence :
 Tout mortel te devra des pleurs ,
 Tout malheureux de la reconnaissance ;
 Ta scene , un culte & tous les cœurs.
 Pardonne ce prélude à ma lyre pesante ;
 Les talens t'offriront un hommage plus beau ;
 Sans doute qu'en créant sous leur touche savante
 L'œuvre de la palette , ou celle du ciseau ,
 Ils laisseront aux tems ton image vivante ,
 Pour honorer leur siècle , & braver le tombeau.

Par M. MALLET,

P. H. de l'académie de C.

VII. *Autres au même.*

A qui dois-je ces douces larmes ,
 Le premier de tous les plaisirs ,

Ce trouble qu'on chérit , ces frissons , ces soupirs
 Qui ravissent les sens , qui transportent les ames !
 Aufresne , c'est à toi , tous les accens flatteurs
 Sont toujours vrais & pleins de vie.
 Tour à tour amant des deux sœurs ,
 De Melpomene & de Thalie ,
 Tu reçus toutes leurs faveurs.
 L'une est noble , l'autre est jolie ,
 Toutes deux t'ont donné leurs cœurs.
 C'est un fait sûr ; car la critique ,
 L'œil en pleurs , m'a fait ce récit.
 Lorsque l'univers t'applaudit ,
 Laisse gronder ce monstre étique ;
 Par les plus grands succès réponds aux envieux ;
 Ils rampent sous tes pieds , prends ton vol vers
 les cieux.

Viens , sublime , viens , tendre Aufresne ,
 Viens régner encor sur la scene.
 Dans Hypermestre encor fais briller tes talens ;
 Après les vrais héros , fais parler les tyrans.
 Viens , sublime , viens , tendre Aufresne ,
 Viens briller encor sur la scene.

Par M. CHAUVET.

VIII. *A mademoiselle V... en lui dormant
un bouquet.*

Intéressante , & vive sans grimace ,
Joignant l'esprit au sentiment ,
A chaque geste acquérant une grâce ,
Pour un ami , pour un amant
Toujours aimable , & sur-tout séduisante ,
Par le souris d'une bouche éloquente
Faisant parler l'amour qui pétille en tes yeux ;
Un bouquet n'est pour toi qu'un don fastidieux.
Tes traits sont bien plus fins , ton haleine plus
douce ,

Ta fraîcheur a bien plus d'éclat.
Laisse les entr'ouvrir le tissu délicat
Qui couvre un sein qui le repousse ;
Si leurs couleurs n'ornent pas les attraits ,
Sers-leur toi-même de parure ;
Tes agrémens font valoir des bouquets ;
La beauté seule embellit la nature.

*Par M. MALLET ,
P. H. de l'académie de C.*

IX. *Portrait de M. DE LA BORDE , qui vient
de quitter Ferney. Par M. DE VOLTAIRE.*

Avec tous les talens le destin l'a fait naître.

Il fait tous les plaisirs de la société ;
 Il est né pour la liberté ,
 Mais il aime encor mieux son maître.

X. *Epitaphe du maréchal DE BELLISLE,*
 Ci git le glorieux à côté de la gloire.

XI. *Du maréchal DE SAXE.*
 De gloire & de plaisirs tour-à-tour occupé ,
 Je combats , je triomphe , & tout-à-coup je
 tombe
 De mon char sur mon canapé ,
 De mon canapé dans la tombe.

XII. *A Madame*
 Sur le Parnasse il est neuf doctes sœurs ,
 Et vos talens vous nomment la dixième ;
 Or , vous savez que les rimeurs
 Pensent jouir du bien suprême ,
 Lorsqu'ils obtiennent leurs faveurs :
 Séduisante V . . . que j'obtienne les vôtres ,
 Je laisse à ces messieurs les faveurs de neuf autres.

XIII. *Réponse.*
 Quoi ! de son art divin l'artiste même abuse !
 Vos vers font-ils flatteurs ? les croyez-vous dé-
 cens ?

A quel prix m'ont-ils faite une dixieme muse ?
 S'il n'est point mérité , je ne veux point d'ensens.
 D'un hommage cynique offert par l'impudence ,
 Mon sexe délicat est toujours révolté.
 Sa pudeur d'un seul mot s'effarouche & s'offensé ;
 L'amant le plus modeste est le mieux écouté.
 A l'exemple d'Ovide , il ménage Corinte ;
 Pour obtenir beaucoup , il feint d'espérer peu ;
 Il ne demande rien , il veut qu'on le devine . . .
 Apprenez l'art d'aimer ; moi , je vous dis adieu.

XIV. *Vers qui ont été présentés à mesdames
 les princesses de BRIONNE, de CARI-
 GNAN & de LORRAINE, accompa-
 gnées des princes & seigneurs de leur
 suite, lorsqu'elles ont honoré l'imprimerie
 des sieurs Grassot & compagnie de leur
 présence.*

PEUPLE roi, dont l'Europe eût dû suivre les
 traces ,
 De vos heureux destins les Grecs seraient jaloux ;
 Vous avez moins de fleurs , mais vos fruits sont
 plus doux ;
 Si la fable chez eux inventa les trois Graces ,
 L'aimable vérité les rassemble chez vous.

XV. *Réponse.*

Aimable nation , c'est chez vous qu'elles naissent ;
 C'est à vous que l'on doit l'éclat de ce beau jour ;
 BRIONNE , C A R I G N A N & L O R R A I N E
 y paraissent :
 C'est assez pour orner à jamais ce séjour.

XVI. *Autres.*

De nos jolis Français ne suivez point les traces ;
 Ne foyez de nos mœurs ni finges ni jaloux ;
 Sous un ciel étranger ne cherchez point les graces,
 Quand la simplicité les fait naître chez vous.

XVII. *Réponse.*

Les Grecs n'en avaient que trois :
 Pour nous , nous en avons quatre.
 Je ne saurais en rabattre ,
 WURTEMBERG , quand je vous vois.





QUATRIEME PARTIE.

LE
NOUVELLISTE SUISSE,
ou
ANNALES POLITIQUES
DE L'EUROPE.

TURQUIE.

Constantinople. La Porte est toujours occupée des mesures qui peuvent la mettre en état de reconquérir la Crimée. Le nouveau kan qu'elle a établi, a sous ses ordres 2000 hommes de troupes bien disciplinés, & fait espérer qu'à son arrivée dans cette presqu'île, un grand nombre de Tartares se rangeront sous ses drapeaux. Cependant les vents contraires ont retardé le départ de la troisième division de la flotte Ottomane, sur laquelle il doit s'embarquer. L'on

continue assidument les travaux nécessaires pour la construction des forts sur le canal de la mer Noire.

Mehemet Aboudaab a renouvelé à la Porte les assurances de son zèle & de sa fidélité, & a reçu de magnifiques présens de la part du grand-seigneur. On a eu quelques détails sur la vie d'Ali-bey; nous en rassemblerons ici les principaux traits. Ce fameux rebelle, né en Géorgie, fut amené esclave en Egypte & vendu à Ibrahim Kiaia, gouverneur de ce royaume, qui, après l'avoir fait passer successivement par tous les grades, l'éleva à la dignité de l'un des vingt-quatre beys ou commandans de la milice. La division se mit parmi ces derniers après la mort d'Ibrahim. Ali-bey fut obligé de quitter l'Egypte. Il revint au Caire après trois ans d'exil, s'y fit des partisans, punit de mort ou éloigna ses ennemis, s'empara de l'autorité, pourvut ses créatures des premiers emplois, déposa enfin le pacha, que le grand-seigneur avait nommé pour gouverner l'Egypte, & continua cependant à payer le tribut à la Porte, ne prenant que le titre de caïmacan, qui signifie lieutenant.

Après avoir affermi sa domination dans l'intérieur, & gagné la confiance des peuples par des réglemens avantageux, il forma

le dessein de déposer le chérif de la Mecque & de lui en substituer un autre. Le bey Méhémet Aboudaab, son beau-frere, (& non son gendre, comme on l'a dit) partit pour cette expédition à la tête d'une armée de 30000 hommes, entra dans l'Arabie, chassa le chérif, en établit un nouveau, & nomma Hassan-bey, gendre d'Ali, gouverneur du port de Gedda. On a prétendu que les vues du caïmacan tendaient à transporter en Egypte le commerce de l'Arabie & d'une partie des Indes, & à rendre au Caire la splendeur que la découverte du cap de Bonne-Espérance lui avait enlevée. Des succès si rapides enhardirent Ali-bey, & le firent aspirer à se rendre indépendant; mais ayant rappelé Méhémet Aboudaab, pour s'occuper d'autres conquêtes, le chérif déposé rassembla des troupes dans l'Yemen, s'approcha de la Mecque que son concurrent abandonna, & rentra en possession de sa dignité, en vertu d'un ordre du grand-seigneur. Il marcha ensuite contre Hassan-bey; & après l'avoir vaincu dans un combat, il l'obligea à quitter l'Arabie & à revenir au Caire, avec un très-petit nombre de soldats échappés au fer des vainqueurs.

Ce mauvais succès n'empêcha point Ali-bey d'exécuter le projet qu'il avait conçu

de chercher à s'emparer de la Syrie & de la Palestine, en se vengeant par-là du pacha de Damas, son ennemi personnel. Il fit alliance avec le cheik Daher, qui ne haïssait pas moins ce gouverneur ; & profitant des circonstances favorables que lui fournissait la guerre allumée entre la Porte & la Russie, il fit partir Méhémet Aboudaab pour la Syrie, avec une armée de 80000 hommes, pourvue d'une artillerie formidable. Il eut soin cependant de publier un manifeste, dans lequel il s'annonçait encore comme un fidele sujet de la Porte, qui ne prenait les armes que pour soustraire les peuples à la tyrannie du pacha de Damas. Méhémet Aboudaab joignit ses forces à celles du cheik Daher & de quelques autres émirs de son parti. Il s'empara de Rama, de Gaza, de Jaffa, de Jérusalem, & même de Damas, d'où le pacha fut obligé de se sauver précipitamment, en abandonnant ses trésors. Toute la Syrie était prête à subir le joug, lorsqu'un événement imprévu changea tout-à-coup la face des affaires. Méhémet, par des motifs que la suite de ses procédés a développés, suspendit tout d'un coup ses opérations, abandonna ses conquêtes, évacua la Syrie, & rentra en Egypte avec une précipitation qui ressemblait à une fuite plutôt qu'à une retraite volontaire.

Un tel événement dut étonner Ali-bey ; mais sa fermeté n'en fut point ébranlée. Il commença par rassurer le cheik Daher , & eut la prudence de dissimuler son ressentiment contre son beau-frere , à qui il fit même un accueil distingué à son retour. Cependant il ne tarda pas à être instruit des vues & des sentimens de son général ; puisque le cheik Daher , ayant défail peu de tems après le pacha de Damas , on trouva parmi ses papiers un ordre du grand-seigneur de se défaire d'Ali-bey & de mettre Méhémet Aboudaab à sa place. Cette découverte ne retarda point les préparatifs que faisait le caïmacan pour envoyer une nouvelle armée dans la Syrie , au secours des émirs de son parti. Il avait formé le dessein de s'emparer à main armée du commandement de la caravanne de la Mecque ; son pouvoir semblaient s'étendre & s'affermir , le nombre de ses partisans augmentait , les Russes recherchaient son alliance & lui offraient leur appui ; mais la division que la Porte avait semée entre son beau-frere & lui , & qui éclata dans ces conjonctures , déranga absolument ses vastes projets.

Ali-bey avait rassemblé chez lui tous les beys & les grands de l'Égypte, pour délibérer sur le meilleur parti à prendre relativement

à la guerre de Syrie. Méhémet, à qui il s'adressa d'abord & qu'il invita à se mettre à la tête de ses armées, osa combattre ses projets & lui conseiller de se réconcilier avec la Porte. Ali-bey ne répondit rien. Il essaya encore quelques jours après de regagner son beau-frère, mais ce fut inutilement; & celui-ci, informé qu'on avait remis entre les mains d'Ali-bey une lettre par laquelle il promettait au pacha de Damas de s'opposer de tout son pouvoir aux entreprises que l'on pourrait former contre la Syrie, sortit du Caire, où il n'était plus en sûreté, & se retira avec tous ses trésors dans le Saydi, ou haute Egypte.

Résolu dès ce moment à tenter le sort des armes, il ne songea plus qu'à se faire un parti capable de résister à celui du caïmacan; il se vit, deux mois après, en état de reprendre le chemin du Caire à la tête d'une armée. Ali-bey envoya à sa rencontre un corps de 10000 hommes commandés par Ismael & par d'autres beys. La division se mit entre eux au moment où il s'agissait d'en venir aux mains. Ismael passa avec ses amis & ses troupes dans le camp de Méhémet. D'autres suivirent cet exemple. Les généraux, fideles à Ali bey, craignant une désertion totale, se hâterent de livrer bataille, & furent mis

en déroute. Ali-bey , après avoir pourvu à la sûreté du Caire , en sortit à la tête de 5000 hommes de ses meilleures troupes , pour recueillir les restes de l'armée fugitive , & se retrancha sur une hauteur. Méhémet , après lui avoir présenté le combat pendant trois jours , trouva moyen de l'attaquer avec avantage ; l'alarme se mit dans le camp d'Ali ; la plupart de ses soldats l'abandonnerent ; il n'eut que le tems de regagner le Caire , d'en faire enlever ses trésors & de s'enfuir avec 1500 hommes. A quelques journées du Caire , 3000 Arabes , du parti de son beau-frere , l'envelopperent , & il ne se tira de leurs mains qu'après en avoir corrompu les chefs par des présens & les avoir étonnés par sa valeur.

Méhémet , devenu par sa fuite maître de toute l'Egypte , le déclara sur le champ ennemi de la Porte , & remit tout le pays sous la domination du grand-seigneur.

Ali-bey , retiré en Syrie , s'appliqua à fortifier son alliance avec le cheik Daher & ses partisans , à se lier avec les Russes pour en obtenir des secours , à susciter à son successeur des ennemis dans son propre gouvernement , à se mettre enfin en état de rentrer en Egypte à la tête d'une puissante armée. On a vu , dans nos journaux précédens ,

comment la ville de Jaffa résista pendant six mois aux efforts de ses troupes combinées avec celles du cheik Daher, & comment la dernière entreprise d'Ali-bey a été suivie de sa défaite & de sa mort.

La fortune de Méhémet n'a pas été moins singulière que celle de ce fameux rebelle. Esclave d'Ali-bey, il lui fut redevable de sa liberté. Ce dernier lui donna ensuite en mariage une de ses sœurs, qu'il avait reconnue parmi les Géorgiennes destinées pour son sérail, & l'éleva à la dignité de bey, comptant sur sa reconnaissance, autant que sur ses talens, & il a été le principal artisan de sa ruine.

Après la mort d'Ali-bey, il restait à vaincre les alliés qu'il s'était faits parmi les peuples indépendans de la Syrie. Dès que la nouvelle de cet événement décisif a été apportée à Jaffa, les cheiks de son parti se sont divisés entre eux pour le partage de ses trésors, & se les disputent les armes à la main. Il s'est donné un combat dans lequel le cheik Daher a été défait & a perdu la vie. On espère que le pacha de Damas saura profiter de ces troubles, pour faire rentrer les peuples dans le devoir.

L'affiduité avec laquelle les préparatifs de guerre se continuent, ne fait point perdre l'espérance

l'espérance de la voir terminée avant la fin de cette campagne. On assure même que le grand-visir a ouvert une nouvelle correspondance avec l'ancien plénipotentiaire de Russie, & a proposé un troisieme armistice. On compte que la médiation des cours de Versailles & de Londres influera essentiellement sur le succès de ce salutaire ouvrage.

Les prisonniers que le pacha d'Aghestan-Ali a faits près de Ruffig, sur un corps de troupes Russes, sont arrivés à Berjukdéré, & seront incessamment conduits dans cette capitale. Le prince Repnin est de ce nombre, avec vingt-deux autres officiers de sa nation. Il est frere cadet de celui qui a été pendant long-tems ambassadeur de la Russie en Pologne, & il commandait un régiment.

R U S S I E.

Petersbourg. Comme la Porte avait publié un manifeste justificatif peu de tems après la rupture du congrès, notre cour vient d'y faire une réponse dans laquelle on désavoue hautement les motifs attribués à S. M. Impériale, & les faits allégués par ses ennemis. Le gouverneur d'Asstrakan & le commandant de Terki, dans la Tartarie Circaffienne, ont eu ordre de lever incessamment 10000 hommes de recrues destinés à être incorpo-

rés dans plusieurs régimens qui doivent joindre l'armée du général comte de Romanzow.

La cour continue à publier la relation des divers avantages remportés successivement sur les Turcs par l'armée du général comte de Romanzow. Il y a eu cependant un combat très-vif, dans lequel le général Weiffmann, après avoir eu son cheval tué sous lui, a perdu la vie, de même que plusieurs officiers, en combattant à pied. L'on a reçu depuis lors la nouvelle, que le 22 juin, toute l'armée avait passé le Danube près de Giurgewo, & s'était avancée jusques à peu de distance de Silistrie.

S. A. S. le landgrave de Hesse-Cassel, après avoir débarqué heureusement à Revel, avec les trois princesses ses filles, s'est rendue à Czarsko-Zelo.

S U E D E.

Stockholm. Le ministre de Russie a informé le roi, par ordre de l'impératrice, qu'une flotte de sa nation croiserait pendant l'été dans la Baltique pour exercer les équipages, requérant que les vaisseaux qui la composent fussent admis & secourus dans les ports de ce royaume, au cas qu'ils fussent obligés de s'y réfugier; & S. M. a ordonné à tous les commandans, non-seu-

lement de les recevoir , mais encore de leur donner tous les secours nécessaires.

Le duc de Sudermanie ayant fait assembler le magistrat & la bourgeoisie dans l'hôtel-de-ville , déclara que S. M. avait jugé à propos de confier le gouvernement de cette capitale au baron Charles Sparre ; & S. A. R. ayant donné sa démission de cet important emploi , le nouveau gouverneur fut installé sur le champ avec les cérémonies accoutumées.

Comme on a observé que l'exportation des marchandises du crû de la Suede , & principalement celle du fer travaillé , avait beaucoup diminué pendant cette année , le roi a ordonné au college du commerce & des mines de chercher les causes de ce changement défavantageux , & quelques négocians ont fourni sur ce sujet un mémoire dont on attend la publication.

D A N N E M A R C.

Copenhagen. On ne doute plus aujourd'hui que l'armement dispendieux d'une flotte si considérable n'ait pour but d'agir de concert avec la Russie , & de procurer par ce moyen à la couronne de Dannemarck, la cession du Hostein ducal.

Onze vaisseaux Russes ont mouillé sous
H ij

l'isle de Bornholm. On croit qu'une partie de cette escadre passera incessamment le Sund pour se rendre dans la Méditerranée.

P O L O G N E.

Varsovie. Le manifeste ou universal, publié par la confédération générale, a été envoyé à tous les grods du royaume, signé par les deux maréchaux. Après avoir exposé d'une manière pathétique les maux extrêmes dont la république est affligée, & l'attentat commis contre la personne du roi, effets nécessaires de la confédération de Bar, on déclare nul tout ce qu'elle a fait ou arrêté jusqu'ici, on casse ses maréchaux & ses autres officiers civils ou militaires, & l'on ordonne à tous ceux qui y ont pris part, d'y renoncer solennellement selon la forme prescrite, & dans un terme fixé pour ceux qui se trouvent dans le royaume, & ceux qui ont passé dans l'étranger, sous peine de bannissement perpétuel & confiscation de biens.

La délégation continue à traiter les affaires avec la plus grande lenteur, & les séances ont été prorogées plusieurs fois, même sur les insinuations des ministres des trois cours, qui ont été passer quelques jours à la campagne.

La commission, nommée pour l'examen

des criminels de leze-majesté, continue son travail dans le plus grand secret. On a lieu de croire que le sieur Strawinski, alors maréchal de la confédération, se trouvait, lorsque l'attentat sur la personne du roi fut commis, devant la porte de Cracovie, avec un détachement de réserve.

Il a été question de régler la subsistance des troupes étrangères dans le royaume, que l'on ne parle point de retirer. S. E. monseigneur le baron de Lentulus a présenté sur ce sujet un mémoire qui a été approuvé, & l'on a en conséquence fixé le prix des vivres & des autres fournitures que l'on doit faire à ces troupes.

Le règlement pour le tribunal de la confédération générale vient d'être publié, & l'ouverture s'en est faite le 12 juillet dans la grande salle de la république. Il est composé de deux maréchaux & de neuf assesseurs. Les affaires y seront décidées à la pluralité des suffrages.

Dantzic. Le comte de Golowkin a fait remettre au magistrat de cette ville une note portant que S. M. I. voit avec plaisir l'opiniâtreté que la ville oppose au roi de Prusse au sujet du Fahr-vasser ou port : qu'on lui accorde six jours pour reconnaître purement & simplement la souveraineté de S. M. Prus-

sienne sur ce port, & faire cesser la perception des droits de douane & autres qu'elle exige injustement ; & que dans cet intervalle la Russie s'emploiera pour obtenir une modération de la somme dont S. M. Prussienne veut bien se contenter pour l'usage du Fahr-vasser, &c. Cette déclaration a consterné le magistrat, qui s'est contenté de demander un court délai pour en informer le roi de Pologne.

A L L E M A G N E.

Vienne. L'empereur continue son voyage en Transilvanie, en s'approchant des provinces nouvellement acquises en Pologne. Ce monarque prend les informations les plus exactes sur l'état de ses sujets, & les admet tous indistinctement à son audience.

Le général Landhon, qui a eu ordre d'aller joindre S. M. I. en Transilvanie, est parti de cette capitale. On fait passer en Hongrie diverses fournitures pour les régimens. Vingt-six bataillons de campagne répartis en Bohême & en Moravie, & dont les compagnies n'étaient que de cent quinze hommes, ont reçu ordre de les porter jusqu'à cent cinquante. Ils sont destinés à remplacer ceux qui se trouvent actuellement en Pologne, & qui ont considérablement perdu par la désertion.

L'impératrice-reine a fait publier une ordonnance qui réduit à vingt-six jours par an les corvées que devront faire à leurs seigneurs les payfans qui ne possèdent qu'une maison, un jardin, ou autres terres de la valeur d'un arpent.

Le prince de Gonzague, qui sollicitait depuis plusieurs années la restitution de sa principauté de Castiglione, sequestrée depuis la guerre pour la succession d'Espagne, vient de la céder à la maison d'Autriche pour une somme de 300000 florins.

On reçoit ici chaque jour des avis touchant les opérations de la grande armée Russe, mais ils se contredisent formellement les uns les autres. Tout ce que l'on peut en conclure, c'est que jusqu'à présent il n'y a eu entre les deux armées que des affaires de parti peu décisives; que le général comte de Romanzow avait en effet passé le Danube & tenté de se rendre maître de Silistrie; mais que cette entreprise, qui a coûté la vie au brave général de Weissmann, n'ayant pas réussi, les Russes ont repassé ce fleuve, voulant d'ailleurs se rapprocher de leurs magasins.

À Berlin. Tous les ministres d'état & plusieurs généraux ont reçu ordre de se rendre à Postdam, pour travailler avec le roi. S. M.

a ordonné une augmentation considérable dans le corps des hussards, des chasseurs & des bosniacs.

Madame la princesse d'Orange est partie de Berlin le 6, & S. M. lui a fait de riches présens. Le roi vient de donner une nouvelle preuve de bienfaisance à ses sujets. En 1534, les états de Brandebourg prirent sur eux de payer les dettes de l'électeur Joachim, & ils établirent un impôt pour le paiement des intérêts. Afin de tenir les comptes en ordre, on avait mis toutes les fractions dans une caisse à part. Il en a résulté une somme de 100000 écus, que les états ont offerte au roi. S. M. n'a pas voulu l'accepter; mais elle a fait écrire au directeur-général, de faire de ce capital des prêts aux agriculteurs qui pourraient en avoir besoin, à raison de quatre pour cent d'intérêts, & d'employer la somme de 4000 écus que rapporteront ces intérêts, à mieux entretenir les écoles du plat-pays. On compte, non-seulement de remplir ces vues du roi, mais encore d'être en état d'employer une partie de cette somme au dessèchement des marais qui sont encore en grand nombre dans la Marche électorale.

I T A L I E.

Rome. M. Alfani, secrétaire & co-visiteur

apostolique du college Fuccioli , qui est sous la direction du général des Jésuites , s'y est rendu , muni de pouvoirs très-amplés de la part de S. S. & accompagné d'un notaire & de quelques témoins , pour faire des recherches dans les archives du noviciat de ces peres. Il a fait un inventaire exact des papiers , & mis le scélé sur la porte. Il y a eu une information devant le prélat Antamori , au sujet du procès entre le comte Natti & les Jésuites du college d'Ancône , à qui ce seigneur demande la restitution de quelques magasins , avec les intérêts depuis 1627.

La riche abbaye de Fialtra , dans le diocèse de Macerata , laquelle était possédée par les Jésuites , vient d'être ôtée au college romain , & l'évêque de Montalte en a pris possession au nom de la chambre apostolique , de même que de deux autres abbayes. Ces religieux en tiraient les revenus.

On a reçu avis de Parme , que S. A. R. l'Infante était heureusement accouchée d'un prince.

E S P A G N E.

Madrid. Il s'est fait à Malaga un embarquement de troupes destinées à renforcer les garnisons de Ceuta & des autres places sur les côtes d'Afrique ; elles sont accompagnées de quelques ingénieurs qui ont ordre

d'en visiter & faire réparer les fortifications. Une frégate Anglaise ayant relâché dans le port de Carthagene pour y faire de l'eau, le gouverneur lui signifia aussitôt l'ordre donné par S. M. C. à tous les commandans des ports de la monarchie, de n'y admettre les vaisseaux de guerre étrangers que pour un tems très-limité; & le capitaine de cette frégate, après avoir conféré avec le consul de sa nation, remit à la voile dans la même nuit.

F R A N C E.

Paris. Le roi a fait présenter à S. S. un état de l'ordre des Céléstins en France, & le souverain pontife a adressé, en conséquence, un bref à S. M. portant qu'il lui paraît nécessaire que les archevêques & les évêques fassent visiter, chacun dans son diocèse, les maisons de ces religieux, pour y établir une réforme durable, & proposer ce qui pourrait se faire de plus utile relativement aux religieux & à l'emploi de leurs revenus. Le roi a approuvé ce bref dans tous ses points, & en a ordonné l'exécution par des lettres-patentes.

Il s'est formé, sous la protection du gouvernement, une compagnie pour le commerce d'Espagne, qui procurera à la Bretagne, en particulier, le débouché des toi-

les qui s'y fabriquent en quantité, & dont il se fait une très-grande consommation dans les colonies Espagnoles. Cette négociation est l'ouvrage du marquis d'Osun, ambassadeur de la cour de France à Madrid.

A N G L E T E R R E.

Londres. On a reçu des dépêches très-importantes de l'ambassadeur du roi à Lisbonne. Le ministre se plaint de ce que, malgré ses remontrances, on continue à mettre des entraves au commerce des Anglais en Portugal. Il s'est tenu, à ce sujet, un conseil privé. L'ambassadeur est rappelé, & l'on présume que le roi ne nommera personne pour le remplacer, jusqu'à ce que S. M. T. F. ait accordé aux négocians Anglais les privilèges que l'on a demandés en leur faveur.

H O L L A N D E.

La Haie. Les états généraux, en désapprouvant la conduite de M. Rossignol, leur consul auprès de l'empereur de Maroc, lui enjoignent de déclarer à ce souverain, 1^o. que LL. HH. PP. ne veulent point d'ambassadeur de sa part, ni lui en envoyer aucun, que sur le pied reçu & observé jusqu'à présent; savoir, que le ministre doit

avoir été proposé à la république & agréé de sa part. 2°. Que de le faire escorter par des frégates & des schebeks, c'est une innovation qui, dans la conjoncture présente, a tout l'air d'une menace que LL. HH. PP. ne souffriront jamais. Ainsi, elles n'admettront aucun bâtiment Maure dans leurs mers & parages, encore moins dans leurs ports, & que s'il s'en présente, elles les feront attaquer, comme étant venus pour les insulter. 3°. Que LL. HH. PP. ne lui accorderont en présens, ni canons, ni munitions de guerre quelconques, mais de l'argent, des bijoux & des productions de leurs provinces. 4°. Pour appuyer cette résolution, il a été arrêté de continuer la croisière des frégates qui sont dans la Méditerranée jusqu'en avril 1774. & S. A. S. prince Stathouder, en sa qualité de capitaine & amiral général, sera requis de faire équiper & mettre en commission six vaisseaux de guerre de 50 pièces de canons & de trois cents hommes d'équipage. On doit observer que la république agit ici de concert avec l'Angleterre, qui ne veut laisser paraître aucun navire barbaresque dans la mer du Nord.

S U I S S E.

Geneve. Le duc de Chablais a passé près

des terres de la république en allant aux eaux d'Evian, & S. A. R. a été saluée par le cañon de nos remparts. Le prince de Carignan, ayant traversé cette ville quelques jours après en carrosse, avec sa famille & une suite nombreuse, S. A. fut aussi saluée par trente-une piéces de canon placées sur les bastions de la porte neuve. Ce prince s'est rendu ensuite à Lausanne pour y consulter le célèbre M. Tissot sur sa santé.

Berne. Le régiment Suisse de Sturler, en garnison à Buda, a perdu son colonel M. BEAT-LOUIS STURLER, mort le 17 de ce mois. Il avait été élevé au grade de général-major en 1766. M. BEAT-LOUIS DE WATTEVILLE, capitaine depuis le 4 mars 1745, & fait colonel en 1766, a obtenu ce régiment.

Neuchâtel. Cette ville vient de perdre un citoyen très-distingué, par la mort de M. FRANÇOIS DE MARVAL, brigadier des armées de S. M. T. C. & chevalier de l'ordre du mérite militaire, décédé le 15 de ce mois, âgé 81 ans.

Il était entré au service dès l'année 1713, comme cadet, dans la compagnie de Molondin, au régiment des Gardes Suisses. Il fut fait sous-lieutenant le 13 octobre suivant, dans la compagnie de Delahire, au régiment de Brendlé; ensuite lieutenant le

16 mars 1714, capitaine le premier avril 1726, lieutenant-colonel le premier avril 1753, & enfin le 16 février 1755, colonel commandant le régiment de Bocard, qui avait été Sédorff après la mort de M. de Brendlé. Quarante-six ans de travaux militaires avaient acquis à M. de Marval le droit de goûter quelque repos. Il quitta le service en 1759. Le roi, en recevant sa démission, le nomma brigadier de ses armées le 8 juillet de la même année; & par une attention aussi glorieuse que bien méritée, lui réserva une place dans la première nomination qui se ferait des chevaliers de l'ordre du mérite militaire, que S. M. se proposait d'instituer. M. de Marval en fut décoré le 17 décembre 1759.

Nous n'ajouterons rien à cette dernière circonstance de sa vie militaire; elle doit nous dispenser d'un éloge que le public d'ailleurs envisagerait comme superflu.

Manheim. Le 144e tirage de la loterie électorale Palatine, s'est exécuté le 12 août 1773; les numéros extraits de la roue de fortune, sont: 54, 86, 19, 75, 80.





T A B L E.

I. PARTIE. Annales littéraires de la Suisse.

I. <i>Nachricht, &c. Compte rendu des nouveaux réglemens, &c.</i>	3
II. <i>Essai sur l'étude de la morale, &c.</i>	23
III. <i>Éléments de toutes les mathématiques, &c.</i>	26

II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

I. <i>Sur un article du livre intitulé, &c.</i>	30
II. <i>Fables nouvelles, &c.</i>	42
III. <i>Causes célèbres, &c.</i>	52

III. PARTIE. Pièces fugitives.

I. <i>Première lettre sur la comète A. M. B. P. D. B. L. A. N.</i>	65
II. <i>Second lettre sur la comète.</i>	72
III. <i>Troisième lettre sur la comète.</i>	75
IV. <i>Quatrième lettre sur la comète.</i>	86
V. <i>Discours prononcé dans la séance publique de l'académie royale des sciences & belles lettres de Berlin.</i>	89
VI. <i>A. M. Aufresne qui a joué à Geneve avec un applaudissement universel.</i>	98

IV. PARTIE. *Annales politiques de l'Europe.*

<i>Turquie.</i>	105
<i>Russie.</i>	113
<i>Suede.</i>	114
<i>Dannemarck.</i>	115
<i>Pologne.</i>	116
<i>Allemagne.</i>	118
<i>Italie.</i>	120
<i>Espagne.</i>	121
<i>France.</i>	122
<i>Angleterre.</i>	123
<i>Hollande</i>	ibid.
<i>Suisse</i>	124

